

ÉMILE ZOLA

SON EXCELLENCE
EUGÈNE ROUGON

Émile Zola
Son Excellence Eugène Rougon

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=25559820

Son Excellence Eugène Rougon:

Содержание

I	4
II	35
III	72
IV	110
Конец ознакомительного фрагмента.	131

Émile Zola

Son Excellence

Eugène Rougon

I

Le président était encore debout, au milieu du léger tumulte que son entrée venait de produire. Il s'assit, en disant à demi-voix, négligemment:

«La séance est ouverte.» Et il classa les projets de loi, placés devant lui, sur le bureau. A sa gauche, un secrétaire, myope, le nez sur le papier, lisait le procès-verbal de la dernière séance, d'un balbutiement rapide que pas un député n'écoutait.

Dans le brouhaha de la salle, cette lecture n'arrivait qu'aux oreilles des huissiers, très dignes, très corrects, en face des poses abandonnées des membres de la Chambre.

Il n'y avait pas cent députés présents. Les uns se renversaient à demi sur les banquettes de velours rouge, les yeux vagues, sommeillant déjà. D'autres, pliés au bord de leurs pupitres comme sous l'ennui de cette corvée d'une séance publique, battaient doucement l'acajou du bout de leurs doigts. Par la baie vitrée qui taillait dans le ciel une demi-lune grise, tout le pluvieux après-midi de mai entrant, tombant d'aplomb, éclairant

régulièrement la sévérité pompeuse de la salle. La lumière descendait les gradins en une large nappe rougie, d'un éclat sombre, allumée çà et là d'un reflet rose, aux encoignures des bancs vides; tandis que, derrière le président, la nudité des statues et des sculptures arrêta des pans de clarté blanche.

Un député, au troisième banc, à droite, était resté debout, dans l'étroit passage. Il frottait de la main son rude collier de barbe grisonnante, l'air préoccupé. Et, comme un huissier montait, il l'arrêta et lui adressa une question à demi-voix.

«Non, monsieur Kahn, répondit l'huissier, M. le président du conseil d'État n'est pas encore arrivé.» Alors, M. Kahn s'assit. Puis, se tournant brusquement vers son voisin de gauche:

«Dites donc, Béjuin, demanda-t-il, est-ce que vous avez vu Rougon, ce matin?»

M. Béjuin, un petit homme maigre, noir, de mine silencieuse, leva la tête, les paupières battantes, la tête ailleurs. Il avait tiré la planchette de son pupitre. Il faisait sa correspondance, sur du papier bleu à en-tête commercial, portant ces mots: Béjuin et Ce, cristallerie de Saint-Florent.

«Rougon? répéta-t-il. Non, je ne l'ai pas vu. Je n'ai pas eu le temps de passer au Conseil d'état.» Et il se remit posément à sa besogne. Il consultait un carnet, il écrivait sa deuxième lettre, sous le bourdonnement confus du secrétaire, qui achevait la lecture du procès-verbal.

M. Kahn se renversa, les bras croisés. Sa figure aux traits forts, dont le grand nez bien fait trahissait une origine juive,

restait maussade. Il regarda les rosaces d'or du plafond, s'arrêta au ruissellement d'une averse qui crevait en ce moment sur les vitres de la baie; puis, les yeux perdus, il parut examiner attentivement l'ornementation compliquée du grand mur qu'il avait en face de lui. Aux deux bouts, il fut retenu un instant par les panneaux tendus de velours vert, chargés d'attributs et d'encadrements dorés. Puis, après avoir mesuré d'un regard les paires de colonnes, entre lesquelles les statues allégoriques de la Liberté et de l'Ordre public mettaient leur face de marbre aux prunelles vides, il finit par s'absorber dans le spectacle du rideau de soie verte, qui cachait la fresque représentant Louis-Philippe prêtant serment à la Charte.

Cependant, le secrétaire s'était assis. Le brouhaha continuait dans la salle. Le président, sans se presser, feuilletait toujours des papiers. Il appuya machinalement la main sur la pédale de la sonnette, dont la grosse sonnerie ne dérangerait pas une seule des conversations particulières. Et, debout au milieu du bruit, il resta là un moment, à attendre.

«Messieurs, commença-t-il, j'ai reçu une lettre...» Il s'interrompit pour donner un nouveau coup de sonnette, attendant encore, dominant de sa figure grave et ennuyée le bureau monumental, qui étageait au-dessous de lui ses panneaux de marbre rouge encadrés de marbre blanc. Sa redingote boutonnée se détachait sur le bas-relief placé derrière le bureau, où elle coupait d'une ligne noire les péplums de l'Agriculture et de l'Industrie, aux profils antiques.

«Messieurs, reprit-il, lorsqu'il eut obtenu un peu de silence, j'ai reçu une lettre de M. de Lamberthon, dans laquelle il s'excuse de ne pouvoir assister à la séance d'aujourd'hui.» Il y eut un léger rire sur un banc, le sixième en face du bureau. C'était un député tout jeune, vingt-huit ans au plus, blond et adorable, qui étouffait dans ses mains blanches une gaieté de jolie femme. Un de ses collègues, énorme, se rapprocha de trois places, pour lui demander à l'oreille :

«Est-ce que Lamberthon a vraiment trouvé sa femme... ? Conte-moi donc ça, La Rouquette.» Le président avait pris une poignée de papiers. Il parlait d'une voix monotone; des lambeaux de phrase arrivaient jusqu'au fond de la salle.

«Il y a des demandes de congé... M. Blachet, M. Buquin-Lecomte, M. de la Villardière...» Et, pendant que la Chambre consultée accordait les congés, M. Kahn, las sans doute de considérer la soie verte tendue devant l'image séditeuse de Louis-Philippe, s'était tourné à demi pour regarder les tribunes.

Au-dessus du soubassement de marbre jaune veiné de laque, un seul rang de tribunes mettait, d'une colonne à l'autre, des bouts de rampe de velours amarante; tandis que, tout en haut, un lambrequin de cuir gaufré n'arrivait pas à dissimuler le vide laissé par la suppression du second rang, réservé aux journalistes et au public, avant l'Empire. Entre les grosses colonnes, jaunies, développant leur pompe un peu lourde autour de l'hémicycle, les étroites loges s'enfonçaient, pleines d'ombre, presque vides, égayées par trois ou quatre toilettes claires de femme. «Tiens! le

colonel Jobelin est venu», murmura M. Kahn.

Il sourit au colonel, qui l'avait aperçu. Le colonel Jobelin portait la redingote bleu foncé qu'il avait adoptée comme uniforme civil, depuis sa retraite. Il était tout seul dans la tribune des questeurs, avec sa rosette d'officier, si grande qu'elle semblait le nœud d'un foulard.

Plus loin, à gauche, les yeux de M. Kahn venaient de se fixer sur un jeune homme et une jeune femme, serrés tendrement l'un contre l'autre, dans un coin de la tribune du Conseil d'État. Le jeune homme se penchait à tous moments, parlait dans le cou de la jeune femme, qui souriait d'un air doux, sans le regarder, les yeux fixés sur la figure allégorique de l'Ordre public.

«Dites donc, Béjuin?» murmura le député en poussant son collègue du genou.

M. Béjuin était à sa cinquième lettre. Il leva la tête, effaré.

«Là-haut, tenez, vous ne voyez pas le petit d'Escorailés et la jolie Mme Bouchard. Je parie qu'il lui pince les hanches. Elle a des yeux mourants... Tous les amis de Rougon se sont donc donné rendez-vous. Il y a encore là, dans la tribune du public, Mme Correur et le ménage Charbonnel.»

Un coup de sonnette plus prolongé retentit. Un huissier lança d'une belle voix de basse: «Silence, messieurs!» On écouta. Et le président dit cette phrase, dont pas un mot ne fut perdu: «M. Kahn demande l'autorisation de faire imprimer le discours qu'il a prononcé dans la discussion du projet de loi relatif à l'établissement d'une taxe municipale sur les voitures et les

chevaux circulant dans Paris.» Un murmure courut sur les bancs, et les conversations reprirent. M. La Rouquette était venu s'asseoir près de M. Kahn.

«Vous travaillez donc pour les populations, vous?» lui dit-il en plaisantant.

Puis, sans le laisser répondre, il ajouta:

«Vous n'avez pas vu Rougon? vous n'avez rien appris?.. Tout le monde parle de la chose. Il paraît qu'il n'y a encore rien de certain.» Il se tourna, il regarda l'horloge.

«Déjà deux heures vingt! C'est moi qui filerais, s'il n'y avait pas la lecture de ce diable de rapport!.. Est-ce vraiment pour aujourd'hui?

– On nous a tous prévenus, répondit M. Kahn. Je n'ai pas entendu dire qu'il y eût contrordre. Vous ferez bien de rester. On votera les quatre cent mille francs du baptême tout de suite.

– Sans doute, reprit M. La Rouquette. Le vieux général Legrain, qui se trouve en ce moment perclus des deux jambes, s'est fait apporter par son domestique; il est dans la salle des conférences, à attendre le vote... L'empereur a raison de compter sur le dévouement du Corps législatif tout entier. Pas une de nos voix ne doit lui manquer, dans cette occasion solennelle.» Le jeune député avait fait un grand effort pour se donner la mine sérieuse d'un homme politique. Sa figure poupine, égayée de quelques poils blonds, se rengorgeait sur sa cravate, avec un léger balancement. Il parut goûter un instant les deux dernières phrases d'orateur qu'il avait trouvées. Puis, brusquement, il partit d'un

éclat de rire.

«Mon Dieu! dit-il; que ces Charbonnel ont une bonne tête!» Alors, M. Kahn et lui plaisantèrent aux dépens des Charbonnel. La femme avait un châle jaune extravagant; le mari portait une de ces redingotes de province, qui semblent taillées à coups de hache; et tous deux, larges, rouges, écrasés, appuyaient presque le menton sur le velours de la rampe, pour mieux suivre la séance, à laquelle leurs yeux écarquillés ne paraissaient rien comprendre.

«Si Rougon saute, murmura M. La Rouquette, je ne donne pas deux sous du procès des Charbonnel... C'est comme Mme Correur...» Il se pencha à l'oreille de M. Kahn, et continua très bas:

«En somme, vous qui connaissez Rougon, dites-moi au juste ce que c'est que Mme Correur. Elle a tenu un hôtel, n'est-ce pas? Autrefois, elle logeait Rougon. On raconte même qu'elle lui prêtait de l'argent... Et maintenant, quel métier fait-elle?»

M. Kahn était devenu très grave. Il frottait son collier de barbe, d'une main lente. «Mme Correur est une dame fort respectable», dit-il nettement.

Ce mot coupa court à la curiosité de M. La Rouquette. Il pinça les lèvres, de l'air d'un écolier qui vient de recevoir une leçon. Tous deux regardèrent un instant en silence Mme Correur, assise près des Charbonnel.

Elle avait une robe de soie mauve, très voyante, avec beaucoup de dentelles et de bijoux; la face trop rose, le front couvert de petits frisons de poupée blonde, elle montrait son cou gras,

encore très beau malgré ses quarante-huit ans.

Mais, au fond de la salle, il y eut tout d'un coup un bruit de porte, un tapage de jupes, qui fit tourner les têtes. Une grande fille, d'une admirable beauté, mise très étrangement, avec une robe de satin vert d'eau mal faite, venait d'entrer dans la loge du Corps diplomatique, suivie d'une dame âgée, vêtue de noir.

«Tiens! la belle Clorinde!» murmura M. La Rouquette, qui se leva pour saluer à tout hasard.

M. Kahn s'était levé également. Il se pencha vers M. Béjuin, occupé à mettre ses lettres sous enveloppe.

«Dites donc, Béjuin, murmura-t-il, la comtesse Balbi et sa fille sont là... Je monte leur demander si elles n'ont pas vu Rougon.»

Au bureau, le président avait pris une nouvelle poignée de papiers. Il donna, sans cesser de lire, un regard à la belle Clorinde Balbi, dont l'arrivée soulevait un chuchotement dans la salle. Et, tout en passant les feuilles une à une à un secrétaire, il disait sans points ni virgules, d'une façon interminable:

«Présentation d'un projet de loi tendant à proroger la perception d'une surtaxe à l'octroi de la ville de Lille... Présentation d'un projet de loi relatif à la réunion en une seule commune des communes de Doulevant-le-Petit et de Ville-en-Blaisois (Haute-Marne).» Quand M. Kahn redescendit, il était désolé.

«Décidément, personne ne l'a vu, dit-il à ses collègues Béjuin et La Rouquette, qu'il rencontra au bas de l'hémicycle. On

m'a assuré que l'empereur l'avait fait demander hier soir, mais j'ignore ce qu'il est résulté de l'entretien... Rien n'est ennuyeux comme de ne pas savoir à quoi s'en tenir.»

M. La Rouquette, pendant qu'il tournait le dos, murmura à l'oreille de M. Béjuin:

«Ce pauvre Kahn a joliment peur que Rougon ne se fâche avec les Tuileries. Il pourrait courir après son chemin de fer.» Alors, M. Béjuin, qui parlait peu, lâcha gravement cette phrase:

«Le jour où Rougon quittera le Conseil d'État, ce sera une perte pour tout le monde.» Et il appela du geste un huissier, pour le prier d'aller jeter à la boîte les lettres qu'il venait d'écrire.

Les trois députés restèrent au pied du bureau, à gauche. Ils causèrent prudemment de la disgrâce qui menaçait Rougon. C'était une histoire compliquée. Un parent éloigné de l'impératrice, un sieur Rodriguez, réclamait au gouvernement français une somme de deux millions, depuis 1808. Pendant la guerre d'Espagne, ce Rodriguez, qui était armateur, eut un navire chargé de sucre et de café capturé dans le golfe de Gascogne et mené à Brest par une de nos frégates, la Vivilante. A la suite de l'instruction que fit la commission locale, l'officier d'administration conclut à la validité de la capture, sans en référer au Conseil des prises.

Cependant, le sieur Rodriguez s'était empressé de se pourvoir au Conseil d'État. Puis, il était mort, et son fils, sous tous les gouvernements, avait tenté vainement d'évoquer l'affaire, jusqu'au jour où un mot de son arrière-petite-cousine, devenue

toute-puissante, finit par faire mettre le procès au rôle.

Au-dessus de leurs têtes, les trois députés entendaient la voix monotone du président, qui continuait :

«Présentation d'un projet de loi autorisant le département du Calvados à ouvrir un emprunt de trois cent mille francs... Présentation d'un projet de loi autorisant la ville d'Amiens à ouvrir un emprunt de deux cent mille francs pour la création de nouvelles promenades... Présentation d'un projet de loi autorisant le département des Côtes-du-Nord à ouvrir un emprunt de trois cent quarante-cinq mille francs, destiné à couvrir les déficits des cinq dernières années...» «La vérité est, dit M. Kahn en baissant encore la voix, que le Rodriguez en question avait eu une invention fort ingénieuse. Il possédait avec un de ses gendres, fixé à New York, des navires jumeaux voyageant à volonté sous le pavillon américain ou sous le pavillon espagnol, selon les dangers de la traversée... Rougon m'a affirmé que le navire capturé était bien à lui, et qu'il n'y avait aucunement lieu de faire droit à ses réclamations.

– D'autant plus, ajouta M. Béjuin, que la procédure est inattaquable. L'officier d'administration de Brest avait parfaitement le droit de conclure à la validation, selon la coutume du port, sans en référer au Conseil des prises.» Il y eut un silence. M. La Rouquette, adossé contre le soubassement de marbre, levait le nez, tâchait de fixer l'attention de la belle Clorinde.

«Mais, demanda-t-il naïvement, pourquoi Rougon ne veut-il pas qu'on rende les deux millions au Rodriguez ?

Qu'est-ce que ça lui fait?

– Il y a là une question de conscience», dit gravement M. Kahn.

M. La Rouquette regarda ses deux collègues l'un après l'autre; mais, les voyant solennels, il ne sourit même pas.

«Puis, continua M. Kahn comme répondant aux choses qu'il ne disait pas tout haut, Rougon a des ennuis, depuis que Marsy est ministre de l'intérieur. Ils n'ont jamais pu se souffrir... Rougon me disait que, sans son attachement à l'empereur, auquel il a déjà rendu tant de services, il serait depuis longtemps rentré dans la vie privée... Enfin, il n'est plus bien aux Tuileries, il sent la nécessité de faire peau neuve.

– Il agit en honnête homme, répéta M. Béjuin.

– Oui, dit M. La Rouquette d'un air fin, s'il veut se retirer, l'occasion est bonne... N'importe, ses amis seront désolés. Voyez donc le colonel là-haut, avec sa mine inquiète; lui qui comptait si bien s'attacher son ruban rouge au cou, le 15 août prochain!.. Et la jolie Mme Bouchard qui avait juré que le digne M. Bouchard serait chef de division à l'Intérieur avant six mois! Le petit d'Escorailles, l'enfant gâté de Rougon, devait mettre la nomination sous la serviette de M. Bouchard, le jour de la fête de madame... Tiens! où sont-ils donc, le petit d'Escorailles et la jolie Mme Bouchard?» Ces messieurs les cherchèrent. Enfin ils les découvrirent au fond de la tribune, dont ils occupaient le premier banc, à l'ouverture de la séance. Ils s'étaient réfugiés là, dans l'ombre, derrière un vieux monsieur chauve; et ils restaient

bien tranquilles tous les deux, très rouges.

A ce moment, le président achevait sa lecture. Il jeta ces derniers mots d'une voix un peu tombée, qui s'embarrassait dans la rudesse barbare de la phrase:

«Présentation d'un projet de loi ayant pour objet d'autoriser l'élévation du taux d'intérêt d'un emprunt autorisé par la loi du 9 juin 1853, et une imposition extraordinaire par le département de la Manche.»

M. Kahn venait de courir à la rencontre d'un député qui entrait dans la salle. Il l'amena, en disant:

«Voici M. de Combelot... Il va nous donner des nouvelles.»

M. de Combelot, un chambellan que le département des Landes avait nommé député sur un désir formel exprimé par l'empereur, s'inclina d'un air discret, en attendant qu'on le questionnât. C'était un grand bel homme, très blanc de peau, avec une barbe d'un noir d'encre qui lui valait de vifs succès parmi les femmes.

«Eh bien, interrogea M. Kahn, qu'est-ce qu'on dit au château? Qu'est-ce que l'empereur a décidé?»

– Mon Dieu, répondit M. de Combelot en grasseyant, on dit bien des choses... L'empereur a la plus grande amitié pour M. le président du Conseil d'État. Il est certain que l'entrevue a été très amicale... Oui, elle a été très amicale.» Et il s'arrêta, après avoir pesé le mot, pour savoir s'il ne s'était pas trop avancé.

«Alors, la démission est retirée? reprit M. Kahn, dont les yeux brillèrent.

– Je n'ai pas dit cela, reprit le chambellan très inquiet. Je ne sais rien. Vous comprenez, ma situation est particulière...» Il n'acheva pas, il se contenta de sourire, et se hâta de monter à son banc. M. Kahn haussa les épaules, et s'adressant à M. La Rouquette:

«Mais, j'y songe, vous devriez être au courant, vous! Mme de Llorentz, votre sœur, ne vous raconte donc rien?

– Oh! ma sœur est plus muette encore que M. de Combelot, dit le jeune député en riant. Depuis qu'elle est dame du palais, elle a une gravité de ministre... Pourtant hier, elle m'assurait que la démission serait acceptée... A ce propos, une bonne histoire. On a envoyé, paraît-il, une dame pour fléchir Rougon. Vous ne savez pas ce qu'il a fait, Rougon? Il a mis la dame à la porte; notez qu'elle était délicieuse.

– Rougon est chaste», déclara solennellement M. Béjuin.

M. La Rouquette fut pris d'un fou rire. Il protestait; il aurait cité des faits, s'il avait voulu.

«Ainsi, murmura-t-il, Mme Correur...

– Jamais! dit M. Kahn, vous ne connaissez pas cette histoire.

– Eh bien, la belle Clorinde alors!

– Allons donc! Rougon est trop fort pour s'oublier avec cette grande diablesse de fille.» Et ces messieurs se rapprochèrent, s'enfonçant dans une conversation risquée, à mots très crus. Ils dirent les anecdotes qui circulaient sur ces deux Italiennes, la mère et la fille, moitié aventurières et moitié grandes dames, qu'on rencontrait partout, au milieu de toutes les cohues: chez

les ministres, dans les avant-scènes des petits théâtres, sur les plages à la mode, au fond des auberges perdues. La mère, assurait-on, sortait d'un lit royal; la fille, avec une ignorance de nos conventions françaises qui faisait d'elle «une grande diablesse» originale et fort mal élevée, crevait des chevaux à la course, montrait ses bas sales et ses bottines éculées sur les trottoirs les jours de pluie, cherchait un mari avec des sourires hardis de femme faite. M. La Rouquette raconta que, chez le chevalier Rusconi, le légat d'Italie, elle était arrivée, un soir de bal, en Diane chasseresse, si nue, qu'elle avait failli être demandée en mariage, le lendemain, par le vieux M. de Nougarede, un sénateur très friand. Et, pendant cette histoire, les trois députés jetaient des regards sur la belle Clorinde, qui, malgré le règlement, regardait les membres de la Chambre les uns après les autres, à l'aide d'une grosse jumelle de théâtre.

«Non, non, répéta M. Kahn, jamais Rougon ne serait assez fou!.. Il la dit très intelligente, et il la nomme en riant "mademoiselle Machiavel." Elle l'amuse, voilà tout.

– N'importe, conclut M. Béjuin, Rougon a tort de ne pas se marier... Ça assoit un homme.» Alors, tous trois tombèrent d'accord sur la femme qu'il faudrait à Rougon: une femme d'un certain âge, trente-cinq ans au moins, riche, et qui tînt sa maison sur un pied de haute honnêteté.

Cependant le brouhaha grandissait. Ils s'oubliaient à ce point dans leurs anecdotes scabreuses, qu'ils ne s'apercevaient plus de ce qui se passait autour d'eux. Au loin, au fond des couloirs, on

entendait la voix perdue des huissiers qui criaient: «En séance, messieurs, en séance!» Et des députés arrivaient de tous les côtés, par les portes d'acajou massif, ouvertes à deux battants, montrant les étoiles d'or de leurs panneaux. La salle, jusque-là à moitié vide, s'emplissait peu à peu. Des petits groupes, causant d'un air d'ennui d'un banc à l'autre, les dormeurs, étouffant leurs bâillements, étaient noyés dans le flot montant, au milieu d'une distribution considérable de poignées de main. En s'asseyant à leurs places, à droite comme à gauche, les membres se souriaient; ils avaient un air de famille, des visages également pénétrés du pouvoir qu'ils venaient remplir là. Un gros homme, sur le dernier banc, à gauche, qui s'était assoupi trop profondément, fut réveillé par son voisin; et, quand celui-ci qui eut dit quelques mots à l'oreille, il se hâta de se frotter les yeux, il prit une pose convenable. La séance, après s'être traînée dans des questions d'affaires fort ennuyeuses pour ces messieurs, allait prendre un intérêt capital.

Poussés par la foule, M. Kahn et ses deux collègues montèrent jusqu'à leurs bancs, sans en avoir conscience. Ils continuaient à causer, en étouffant des rires. M. La Rouquette racontait une nouvelle histoire sur la belle Clorinde. Elle avait eu, un jour, l'étonnante fantaisie de faire tendre sa chambre de draperies noires semées de larmes d'argent, et de recevoir là ses intimes, couchée sur son lit, ensevelie dans des couvertures également noires, qui ne laissaient passer que le bout de son nez.

M. Kahn s'asseyait, lorsqu'il revint brusquement à lui.

«Ce La Rouquette est idiot avec ses commérages! murmura-t-il. Voilà que j'ai manqué Rougon, maintenant!» Et, se tournant vers son voisin d'un air furieux:

«Dites donc, Béjuin, vous auriez bien pu m'avertir!» Rougon, qui venait d'être introduit avec le cérémonie d'usage, était déjà assis entre deux conseillers d'État, au banc des commissaires du gouvernement, une sorte de caisse d'acajou énorme, installée au bas du bureau, à la place même de la tribune supprimée. Il crevait de ses larges épaules son uniforme de drap vert, chargé d'or au collet et aux manches. La face tournée vers la salle, avec sa grosse chevelure grisonnante plantée sur son front carré, il éteignait ses yeux sous d'épaisses paupières toujours à demi baissées; et son grand nez, ses lèvres taillées en pleine chair, ses joues longues où ses quarante-six ans ne mettaient pas une ride, avaient une vulgarité rude, que transfigurait par éclairs la beauté de la force. Il resta adossé, tranquillement, le menton dans le collet de son habit, sans paraître voir personne, l'air indifférent et un peu las.

«Il a son air de tous les jours», murmura M. Béjuin.

Sur les bancs, les députés se penchaient, pour voir la mine qu'il faisait. Un chuchotement de remarques discrètes courait d'oreille à oreille. Mais l'entrée de Rougon produisait surtout une vive impression dans les tribunes. Les Charbonnel, pour montrer qu'ils étaient là, allongeaient leur paire de faces ravies, au risque de tomber. Mme Correur avait eu une légère toux, sortant un mouchoir qu'elle agita légèrement, sous le prétexte de le porter à ses lèvres. Le colonel Jobelin s'était redressé,

et la jolie Mme Bouchard, redescendue vivement au premier banc, soufflait un peu, en refaisant le nœud de son chapeau, pendant que M. d'Escorailles, derrière elle, restait muet, très contrarié. Quant à la belle Clorinde, elle ne se gêna point. Voyant que Rougon ne levait pas les yeux, elle tapa à petits coups très distincts sa jumelle sur le marbre de la colonne contre laquelle elle s'appuyait; et, comme il ne la regardait toujours pas, elle dit à sa mère, d'une voix si claire, que toute la salle l'entendit:

«Il boude donc, le gros sournois!» Des députés se tournèrent, avec des sourires. Rougon se décida à donner un regard à la belle Clorinde. Alors, pendant qu'il lui adressait un imperceptible signe de tête, elle, toute triomphante, battit des mains, se renversa en riant, en parlant haut à sa mère, sans se soucier le moins du monde de tous ces hommes, en bas, qui la dévisageaient.

Rougon, lentement, avant de laisser retomber ses paupières, avait fait le tour des tribunes, où son large regard enveloppa à la fois Mme Bouchard, le colonel Jobelin, Mme Correur et les Charbonnel. Son visage demeura muet. Il remit son menton dans le collet de son habit, les yeux à demi refermés, en étouffant un léger bâillement.

«Je vais toujours lui dire un mot», souffla M. Kahn à l'oreille de M. Béjuin.

Mais, comme il se levait, le président qui, depuis un instant, s'assurait que tous les députés étaient bien à leur poste, donna un coup de sonnette magistral. Et, brusquement, un silence profond régna.

Un monsieur blond était debout au premier banc, un banc de marbre blanc. Il tenait à la main un grand papier, qu'il couvrait des yeux, tout en parlant.

«J'ai l'honneur, dit-il d'une voix chantante, de déposer un rapport sur le projet de loi portant ouverture au ministère d'État, sur l'exercice 1856, d'un crédit de quatre cent mille francs, pour les dépenses de la cérémonie et des fêtes du baptême du prince impérial.» Et il faisait mine d'aller déposer le rapport, d'un pas ralenti, lorsque tous les députés, avec un ensemble parfait, crièrent:

«La lecture! la lecture!» Le rapporteur attendit que le président eût décidé que la lecture aurait lieu. Et il commença, d'un ton presque attendri:

«Messieurs, le projet de loi qui nous est présenté est de ceux qui font paraître trop lentes les formes ordinaires du vote, en ce qu'elles retardent l'élan spontané du Corps législatif.» – Très bien! lancèrent plusieurs membres.

«Dans les familles les plus humbles, continua le rapporteur en modulant chaque mot, la naissance d'un fils, d'un héritier, avec toutes les idées de transmission qui se rattachent à ce titre, est un sujet de si douce allégresse, que les épreuves du passé s'oublient et que l'espoir seul plane sur le berceau du nouveau-né. Mais que dire de cette fête du foyer, quand elle est en même temps celle d'une grande nation, et qu'elle est aussi un événement européen!» Alors, ce fut un ravissement. Ce morceau de rhétorique fit pâmer la Chambre. Rougon, qui semblait dormir, ne voyait, devant

lui, sur les gradins, que des visages épanouis. Certains députés exagéraient leur attention, les mains aux oreilles, pour ne rien perdre de cette prose soignée. Le rapporteur, après une courte pause, haussait la voix.

«Ici, messieurs, c'est en effet, la grande famille française qui convie tous ses membres à exprimer leur joie; et quelle pompe ne faudrait-il pas, s'il était possible que les manifestations extérieures pussent répondre à la grandeur de ses légitimes espérances!» Et il ménagea une nouvelle pause.

«Très bien! crièrent les mêmes voix.

– C'est délicatement dit, fit remarquer M. Kahn, n'est-ce pas, Béjuin?»

M. Béjuin dodelinait de la tête, les yeux sur le lustre qui pendait de la baie vitrée, devant le bureau. Il jouissait.

Dans les tribunes, la belle Clorinde, la jumelle braquée, ne perdait pas un jeu de physionomie du rapporteur; les Charbonnel avaient les yeux humides; Mme Correur prenait une pose attentive de femme comme il faut; tandis que le colonel approuvait de la tête, et que la jolie Mme Bouchard s'abandonnait sur les genoux de M. d'Escorailles. Cependant, au bureau, le président, les secrétaires, jusqu'aux huissiers, écoutaient, sans un geste, solennellement.

«Le berceau du prince impérial, reprit le rapporteur, est désormais la sécurité pour l'avenir; car, en perpétuant la dynastie que nous avons tous acclamée, il assure la prospérité du pays, son repos dans la stabilité, et, par là même, celui du reste

de l'Europe.» Quelques chut! durent empêcher l'enthousiasme d'éclater, à cette image touchante du berceau.

«A une autre époque, un rejeton de ce sang illustre semblait aussi promis à de grandes destinées, mais les temps n'ont aucune similitude. La paix est le résultat du règne sage et profond dont nous recueillons les fruits, de même que le génie de la guerre dicta ce poème épique qui constitue le premier Empire.

«Salué à sa naissance par le canon, qui, du Nord au Midi, proclamait le succès de nos armes, le Roi de Rome n'eut pas même la fortune de servir sa patrie: tels furent alors les enseignements de la Providence.»

– Qu'est-ce qu'il dit donc? il s'enfonce, murmura le sceptique M. La Rouquette. C'est maladroit, tout ce passage. Il va gâter son morceau.»

A la vérité, les députés devenaient inquiets. Pourquoi ce souvenir historique qui gênait leur zèle? Certains se mouchèrent. Mais le rapporteur, sentant le froid jeté par sa dernière phrase, eut un sourire. Il haussa la voix.

Il poursuivit son antithèse, en balançant les mots, certain de son effet.

«Mais venu dans un de ces jours solennels où la naissance d'un seul doit être regardée comme le salut de tous, l'Enfant de France semble aujourd'hui nous donner, à nous, comme aux générations futures, le droit de vivre et de mourir au foyer paternel. Tel est désormais le gage de la clémence divine.» Ce fut une chute de phrase exquise. Tous les députés comprirent, et un murmure

d'aise passa dans la salle.

L'assurance d'une paix éternelle était vraiment douce.

Ces messieurs, rassurés, reprirent leurs poses charmées d'hommes politiques faisant une débauche de littérature. Ils avaient des loisirs. L'Europe était à leur maître.

«L'empereur, devenu l'arbitre de l'Europe, continuait le rapporteur avec une ampleur nouvelle, allait signer cette paix généreuse, qui, réunissant les forces productives des nations, est alliance des peuples autant que celle des rois, lorsqu'il plut à Dieu de mettre le comble à son bonheur en même temps qu'à sa gloire. N'est-il pas permis de penser que, dès cet instant, il entrevit de nombreuses années prospères, en regardant ce berceau où repose, encore si petit, le continuateur de sa grande politique?» Très jolie encore, cette image. Et cela était certainement permis: des députés l'affirmaient, en hochant doucement la tête. Mais le rapport commençait à paraître un peu long. Beaucoup de membres redevenaient graves; plusieurs même regardaient les tribunes du coin de l'œil, en gens pratiques qui éprouvaient quelque ennui à se montrer ainsi, dans le déshabillé de leur politique. D'autres s'oubliaient, la face terreuse, songeant à leurs affaires, battant de nouveau du bout des doigts l'acajou de leurs pupitres; et, vaguement, dans leur mémoire, passaient d'anciennes séances, d'anciens dévouements, qui acclamaient des pouvoirs au berceau.

M. La Rouquette se tournait fréquemment pour voir l'heure; quand l'aiguille marqua trois heures moins un quart, il eut

un geste désespéré; il manquait un rendez-vous. Côte à côte, M. Kahn et M. Béjuin restaient immobiles, les bras croisés, les paupières clignotantes, passant des grands panneaux de velours vert au bas relief de marbre blanc, que la redingote du président tachait de noir. Et, dans la tribune diplomatique, la belle Clorinde, la jumelle toujours braquée, s'était remise à examiner longuement Rougon, qui gardait à son banc une attitude superbe de taureau assoupi.

Le rapporteur, pourtant, ne se pressait pas, lisait pour lui, avec un mouvement rythmé et béat des épaules.

«Ayons donc pleine et entière confiance, et que le Corps législatif, dans cette grande et sérieuse occasion, se souvienne de sa parité d'origine avec l'empereur, laquelle lui donne presque un droit de famille de plus qu'aux autres corps de l'État de s'associer aux joies du souverain.

«Fils, comme lui, du libre vœu du peuple, le Corps législatif devient donc à cette heure la voix même de la nation pour offrir à l'auguste Enfant l'hommage d'un respect inaltérable, d'un dévouement à toute épreuve, et de cet amour sans bornes qui fait de la Foi politique une religion dont on bénit les devoirs.» Cela devait approcher de la fin, du moment où il était question d'hommage, de religion et de devoirs. Les Charbonnel se risquèrent à échanger leurs impressions à voix basse, tandis que Mme Correur étouffait une légère toux dans son mouchoir. Mme Bouchard remonta discrètement au fond de la tribune du Conseil d'État, auprès de M. Jules d'Escorailles.

En effet, le rapporteur changeant brusquement de voix, descendant du ton solennel au ton familier, bredouilla rapidement:

«Nous vous proposons, messieurs, l'adoption pure et simple du projet de loi tel qu'il a été présenté par le Conseil d'État.» Et il s'assit, au milieu d'une grande rumeur.

«Très bien! très bien!» criait toute la salle.

Des bravos éclatèrent. M. de Combelot, dont l'attention souriante ne s'était pas démentie une minute, lança même un: «Vive l'empereur!» qui se perdit dans le bruit. Et l'on fit presque une ovation au colonel Jobelin, debout au bord de la tribune où il était seul, s'oubliant à applaudir de ses mains sèches, malgré le règlement. Toute l'extase des premières phrases reparaisait avec un débordement nouveau de congratulations.

C'était la fin de la corvée. D'un banc à l'autre, on échangeait des mots aimables, pendant qu'un flot d'amis se précipitaient vers le rapporteur, pour lui serrer énergiquement les deux mains.

Puis, dans le brouhaha, un mot domina bientôt.

«La délibération! la délibération!» Le président, debout au bureau, semblait attendre ce cri. Il donna un coup de sonnette, et dans la salle subitement respectueuse, il dit:

«Messieurs, un grand nombre de membres demandent qu'on passe immédiatement à la délibération.

– Oui, oui», appuya d'une seule clameur la Chambre entière. Et il n'y eut pas de délibération. On vota tout de suite.

Les deux articles du projet de loi, successivement mis aux

voix, furent adoptés par assis et levé. A peine le président achevait-il la lecture de l'article, que, du haut en bas des gradins, tous les députés se levaient d'un bloc, avec un grand remuement de pieds, comme soulevés par un élan d'enthousiasme. Puis, les urnes circulèrent, des huissiers passèrent entre les bancs, recueillant les votes dans les boîtes de zinc. Le crédit de quatre cent mille francs était accordé à l'unanimité de deux cent trente-neuf voix.

«Voilà de la bonne besogne, dit naïvement M. Béjuin, qui se mit à rire ensuite, croyant avoir lâché un mot spirituel...

– Il est trois heures passées, moi je file», murmura M. La Rouquette, en passant devant M. Kahn.

La salle se vidait. Des députés, doucement, gagnaient les portes, semblaient disparaître dans les murs.

L'ordre du jour appelait des lois d'intérêt local. Bientôt, il n'y eut plus, sur les bancs, que les membres de bonne volonté, ceux qui n'avaient sans doute ce jour-là aucune affaire au-dehors; ils continuèrent leur somme interrompu, ils reprirent leur causerie au point où ils l'avaient laissée; et la séance s'acheva, ainsi qu'elle avait commencé, au milieu d'une tranquille indifférence.

Même le brouhaha tombait peu à peu, comme si le Corps législatif se fût complètement endormi, dans un coin de Paris muet.

«Dites donc, Béjuin, demanda M. Kahn, tâchez à la sortie de faire causer Delestang. Il est venu avec Rougon, il doit savoir quelque chose.

– Tiens! vous avez raison, c'est Delestang, murmura M. Béjuin, en regardant le conseiller d'État assis à la gauche de Rougon. Je ne les reconnais jamais avec ces diables d'uniformes.

– Moi, je ne m'en vais pas, pour pincer notre grand homme, ajouta M. Kahn. Il faut que nous sachions.» Le président mettait aux voix un défilé interminable de projets de loi, que l'on votait par assis et levé. Les députés, machinalement, se levaient, se rassaient, sans cesser de causer, sans même cesser de dormir.

L'ennui devenait tel, que les quelques curieux des tribunes s'en allèrent. Seuls, les amis de Rougon restaient.

Ils espéraient encore qu'il parlerait.

Tout d'un coup, un député, avec des favoris corrects d'avoué de province, se leva. Cela arrêta net le fonctionnement monotone de la machine à voter. Une vive surprise fit tourner les têtes.

«Messieurs, dit le député, debout à son banc, je demande à m'expliquer sur les motifs qui m'ont forcé à me séparer, bien malgré moi, de la majorité de la commission.» La voix était si aigre, si drôle, que la belle Clorinde étouffa un rire dans ses mains. Mais, en bas, parmi ces messieurs, l'étonnement grandissait. Qu'était-ce donc? pourquoi parlait-il? Alors, en interrogeant, on finit par savoir que le président venait de mettre en discussion un projet de loi autorisant le département des Pyrénées-Orientales à emprunter deux cent cinquante mille francs, pour la construction d'un palais de justice, à Perpignan. L'orateur, un conseiller général du département, parlait contre le projet de loi. Cela parut intéressant. On écouta.

Cependant, le député aux favoris corrects procédait avec une prudence extrême. Il avait des phrases pleines de réticences, le long desquelles il envoyait, des coups de chapeau à toutes les autorités imaginables. Mais les charges du département étaient lourdes; et il fit un tableau complet de la situation financière des Pyrénées Orientales. Puis, la nécessité d'un nouveau palais de justice ne lui semblait pas bien démontrée. Il parla ainsi près d'un quart d'heure. Quand il s'assit, il était très ému. Rougon, qui avait haussé les paupières, les laissa retomber lentement.

Alors, ce fut le tour du rapporteur, un petit vieux très vif, qui parla d'une voix nette, en homme sûr de son terrain. D'abord, il eut un mot de politesse pour son honorable collègue, avec lequel il avait le regret de n'être pas d'accord. Seulement, le département des Pyrénées Orientales était loin d'être aussi obéré qu'on voulait bien le dire; et il refit, avec d'autres chiffres, le tableau complet de la situation financière du département.

D'ailleurs, la nécessité d'un nouveau palais de justice ne pouvait être niée. Il donna des détails. L'ancien palais se trouvait situé dans un quartier si peuplé, que le bruit des rues empêchait les juges d'entendre les avocats. En outre, il était trop petit: ainsi, lorsque les témoins, dans les procès de cour d'assises, étaient très nombreux, ils devaient se tenir sur un palier de l'escalier, ce qui les laissait en butte à des obsessions dangereuses. Le rapporteur termina, en lançant comme argument irrésistible que c'était le garde des sceaux lui-même qui avait provoqué la présentation du projet de loi.

Rougon ne bougeait pas, les mains nouées sur les cuisses, la nuque appuyée contre le banc d'acajou.

Depuis que la discussion était ouverte, sa carrure semblait s'alourdir encore. Et, lentement, comme le premier orateur faisait mine de vouloir répliquer, il souleva son grand corps, sans se mettre debout tout à fait, disant d'une voix pâteuse cette seule phrase:

«Monsieur le rapporteur a oublié d'ajouter que le ministre de l'Intérieur et le ministre des Finances ont approuvé le projet de loi.» Il se laissa retomber, il s'abandonna de nouveau, dans son attitude de taureau assoupi. Parmi les députés, il y avait eu un petit frémissement. L'orateur se rassit, en saluant du buste. Et la loi fut votée. Les quelques membres qui suivaient curieusement le débat, prirent des mines indifférentes.

Rougon avait parlé. D'une tribune à l'autre, le colonel Jobelin échangea un clignement d'yeux avec le ménage Charbonnel; pendant que Mme Correur s'apprêtait à quitter la tribune, comme on quitte une loge de théâtre avant la tombée du rideau, lorsque le héros de la pièce a lancé sa dernière tirade. Déjà M. d'Escorailles et Mme Bouchard s'en étaient allés. Clorinde, debout contre la rampe de velours, dominant la salle de sa taille superbe, se drapait lentement dans un châle de dentelle, en promenant un regard autour de l'hémicycle. La pluie ne battait plus les vitres de la baie, mais le ciel restait sombre de quelque gros nuage. Sous la lumière salie, l'acajou des pupitres semblait noir; une buée d'ombre montait le long des gradins, où des crânes chauves de

députés gardaient seuls une tache blanche; et, sur les marbres des soubassements, au-dessous de la pâleur vague des figures allégoriques, le président, les secrétaires et les huissiers, rangés en ligne, mettaient des silhouettes raidies d'ombres chinoises. La séance, dans ce jour brusquement tombé, se noyait. «Bon Dieu, on meurt là-dedans», dit Clorinde, en poussant sa mère hors de la tribune.

Et elle effaroucha les huissiers endormis sur le palier, par la façon étrange dont elle avait roulé son châle autour de ses reins.

En bas, dans le vestibule, ces dames rencontrèrent le colonel Jobelin et Mme Correur.

«Nous l'attendons, dit le colonel; peut-être sortira-t-il par ici... En tout cas, j'ai fait signe à Kahn et à Béjuin, pour qu'ils viennent me donner des nouvelles.» Mme Correur s'était approchée de la comtesse Balbi.

Puis, d'une voix désolée:

«Ah! ce serait un grand malheur!» dit-elle, sans s'expliquer davantage.

Le colonel leva les yeux au ciel.

«Des hommes comme Rougon sont nécessaires au pays, reprit-il, après un silence. L'empereur commettrait une faute.» Et le silence recommença. Clorinde voulut allonger la tête dans la salle des pas perdus; mais un huissier referma brusquement la porte. Alors, elle revint auprès de sa mère, muette sous sa voilette noire. Elle murmura:

«C'est crevant d'attendre.» Des soldats arrivaient. Le colonel

annonça que la séance était finie. En effet, les Charbonnel parurent, en haut de l'escalier. Ils descendaient prudemment, le long de la rampe, l'un derrière l'autre. Quand M. Charbonnel aperçut le colonel, il lui cria :

« Il n'en a pas dit long, mais il leur a joliment cloué le bec !

– Les occasions lui manquent, répondit le colonel à l'oreille du bonhomme, lorsque celui-ci fut près de lui ; autrement vous l'entendriez ! Il faut qu'il s'échauffe. » Cependant, les soldats avaient formé une double haie, de la salle des séances à la galerie de la présidence, ouverte sur le vestibule. Et un cortège parut, pendant que les tambours battaient aux champs. En tête marchaient deux huissiers, vêtus de noir, portant le chapeau à claque sous le bras, la chaîne au cou, l'épée à pommeau d'acier au côté. Puis, venait le président, qu'escortaient deux officiers. Les secrétaires du bureau et le secrétaire général de la présidence suivaient.

Quand le président passa devant la belle Clorinde, il lui sourit en homme du monde, malgré la pompe du cortège.

« Ah ! vous êtes là », dit M. Kahn qui accourait effaré.

Et bien que la salle des pas perdus fût alors interdite au public, il les fit tous entrer, il les mena dans l'embrasure d'une des grandes portes-fenêtres qui ouvrent sur le jardin. Il paraissait furibond.

« Je l'ai encore manqué ! reprit-il. Il a filé par la rue de Bourgogne, pendant que je le guettais dans la salle du général Foy... Mais ça ne fait rien, nous allons tout de même savoir.

J'ai lancé Béjuin aux troussees de Delestang.» Et il y eut là une nouvelle attente, pendant dix bonnes minutes. Les députés sortaient d'un air nonchalant, par les deux grands tambours de drap vert qui masquaient les portes. Certains s'attardaient à allumer un cigare.

D'autres, en petits groupes, stationnaient, riant, échangeant des poignées de main. Cependant, Mme Correur était allée contempler le groupe du Laocoon. Et, tandis que les Charbonnel pliaient le cou en amère pour voir une mouette que la fantaisie bourgeoise du peintre avait peinte sur le cadre d'une fresque, comme envolée du tableau, la belle Clorinde, debout devant la grande Minerve de bronze, s'intéressait à ses bras et à sa gorge de déesse géante. Dans l'embrasure de la porte-fenêtre, le colonel Jobelin et M. Kahn causaient vivement, à voix basse.

«Ah! voici Béjuin!» s'écria ce dernier.

Tous se rapprochèrent, la face tendue. M. Béjuin respirait fortement.

«Eh bien? lui demanda-t-on.

– Eh bien, la démission est acceptée. Rougon se retire.» Ce fut un coup de massue. Un gros silence régna. Clorinde, qui nouait nerveusement un coin de son châle pour occuper ses doigts irrités, vit alors au fond du jardin la jolie Mme Bouchard qui marchait doucement au bras de M. d'Escorailles, la tête un peu penchée sur son épaule. Ils étaient descendus avant les autres, ils avaient profité d'une porte ouverte; et, dans ces allées réservées aux méditations graves, sous la dentelle des feuilles nouvelles, ils

promenaient leur tendresse. Clorinde les appela de la main.

«Le grand homme se retire», dit-elle à la jeune femme qui soudait.

Mme Bouchard lâcha brusquement le bras de son cavalier, toute pâle et sérieuse; pendant que M. Kahn, au milieu du groupe consterné des amis de Rougon, protestait, en levant désespérément les bras au ciel, sans trouver un mot.

II

Le matin, au Moniteur, avait paru la démission de Rougon, qui se retirait pour «des raisons de santé». Il était venu après son déjeuner au conseil d'État, voulant dès le soir laisser la place nette à son successeur. Et, dans le grand cabinet rouge et or réservé au président, assis devant l'immense bureau de palissandre, il vidait les tiroirs, il classait des papiers, qu'il nouait en paquets, avec des bouts de ficelle rose. Il sonna. Un huissier entra, un homme superbe, qui avait servi dans la cavalerie.

«Donnez-moi une bougie allumée», demanda Rougon.

Et, comme l'huissier se retirait, après avoir posé sur le bureau un des petits flambeaux de la cheminée, il le rappela.

«Merle, écoutez!.. Ne laissez entrer personne.

Entendez-vous, personne.

– Oui, monsieur le président», répondit l'huissier qui referma la porte sans bruit.

Rougon eut un faible sourire. Il se tourna vers Delestang, debout à l'autre extrémité de la pièce, devant un cartonier, dont il visitait soigneusement les cartons.

«Ce brave Merle n'a pas lu le Moniteur, ce matin», murmura-t-il.

Delestang hochait la tête, ne trouvant rien à dire. Il avait une tête magnifique, très chauve, mais d'une de ces calvitie précoces qui plaisent aux femmes. Son crâne nu qui agrandissait

démesurément son front, lui donnait un air de vaste intelligence. Sa face rosée, un peu carrée, sans un poil de barbe, rappelait ces faces correctes et pensives que les peintres d'imagination aiment à prêter aux grands hommes politiques.

«Merle vous est très dévoué», finit-il par dire.

Et il replongea la tête dans le carton qu'il fouillait.

Rougon, qui avait tordu une poignée de papiers, les alluma à la bougie, puis les jeta dans une large coupe de bronze, posée sur un coin du bureau. Il les regarda brûler.

«Delestang, vous ne toucherez pas aux cartons du bas, reprit-il. Il y a là des dossiers dans lesquels je puis seul me reconnaître.» Tous deux, alors, continuèrent leur besogne en silence, pendant un gros quart d'heure. Il faisait très beau, le soleil entrait par les trois grandes fenêtres donnant sur le quai. Une de ces fenêtres, entrouverte, laissait passer les petits souffles frais de la Seine, qui soulevaient par moments la frange de soie des rideaux. Des papiers froissés, jetés sur le tapis, s'envolaient avec un léger bruit.

«Tenez, voyez donc ça», dit Delestang, en remettant à Rougon une lettre qu'il venait de trouver.

Rougon lut la lettre et l'alluma tranquillement à la bougie. C'était une lettre délicate. Et ils causèrent, par phrases coupées, s'interrompant à toutes les minutes, le nez dans des paperasses. Rougon remerciait Delestang d'être venu l'aider. Ce «bon ami» était le seul avec lequel il pût à l'aise laver le linge sale de ses cinq années de présidence. Il l'avait connu à l'Assemblée législative, où ils siégeaient tous les deux sur le même banc,

côte à côte. C'était là qu'il avait éprouvé un véritable penchant pour ce bel homme, en le trouvant adorablement sot, creux et superbe. Il disait d'ordinaire, d'un air convaincu, «que ce diable de Delestang irait loin». Et il le poussait, se l'attachait par la reconnaissance, l'utilisait comme un meuble dans lequel il enfermait tout ce qu'il ne pouvait garder sur lui.

«Est-on bête, garde-t-on des papiers! murmura Rougon, en ouvrant un nouveau tiroir qui débordait.

– Voilà une lettre de femme», dit Delestang, avec un clignement d'yeux.

Rougon eut un bon rire. Toute sa vaste poitrine était secouée. Il prit la lettre, en protestant. Dès qu'il eut parcouru les premières lignes, il cria:

«C'est le petit d'Escorailles qui a égaré ça ici!.. De jolis chiffons encore, ces billets-là! On va loin, avec trois lignes de femme.» Et, pendant qu'il brûlait la lettre, il ajouta:

«Vous savez, Delestang, méfiez-vous des femmes!» Delestang baissa le nez. Toujours il se trouvait embarqué dans quelque passion scabreuse. En 1851, il avait même failli compromettre son avenir politique; il adorait alors la femme d'un député socialiste, et le plus souvent, pour plaire au mari, il votait avec l'opposition, contre l'Élysée. Aussi, au 2 Décembre, reçut-il un véritable coup de massue. Il s'enferma pendant deux jours, perdu, fini, anéanti, tremblant qu'on ne vînt l'arrêter d'une minute à l'autre. Rougon avait dû le tirer de ce mauvais pas, en le décidant à ne point se présenter aux élections, et en le menant

à l'Élysée, où il pêcha pour lui une place de conseiller d'État. Delestang, fils d'un marchand de vin de Bercy, ancien avoué, propriétaire d'une ferme modèle près de Sainte-Menehould, était riche à plusieurs millions et habitait rue du Colisée un hôtel fort élégant.

«Oui, méfiez-vous des femmes, répétait Rougon, qui faisait une pause à chaque mot, pour jeter des coups d'œil dans les dossiers. Quand les femmes ne vous mettent pas une couronne sur la tête, elles vous passent une corde au cou... A notre âge, voyez-vous, il faut soigner son cœur autant que son estomac.» A ce moment, un grand bruit s'éleva dans l'anti-chambre. On entendait la voix de Merle qui défendait la porte. Et, brusquement, un petit homme entra, en disant :

«Il faut que je lui serre la main, que diable! à ce cher ami.

– Tiens! Du Poizat!» s'écria Rougon sans se lever.

Et, comme Merle faisait de grands gestes pour s'excuser, il lui ordonna de fermer la porte. Puis, tranquillement :

«Je vous croyais à Bressuire, vous... On lâche donc sa sous-préfecture comme une vieille maîtresse.» Du Poizat, mince, à la mine chafouine, avec des dents très blanches, mal rangées, haussa légèrement les épaules.

«Je suis à Paris de ce matin, pour des affaires, et je ne comptais aller que ce soir vous serrer la main, rue Marbeuf. Je vous aurais demandé à dîner... Mais quand j'ai lu le Moniteur...» Il traîna un fauteuil devant le bureau, s'installa carrément en face de Rougon.

«Ah! çà! que se passe-t-il, voyons! Moi, j'arrive du fond des Deux-Sèvres... J'ai bien eu vent de quelque chose, là-bas. Mais j'étais loin de me douter... Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit?» Rougon, à son tour, haussa les épaules. Il était clair que Du Poizat avait appris là-bas sa disgrâce, et qu'il accourait, pour voir s'il n'y aurait pas moyen de se raccrocher aux branches. Il le regarda jusqu'à l'âme, en disant:

«Je vous aurais écrit ce soir... Donnez votre démission, mon brave.

– C'est tout ce que je voulais savoir, on donnera sa démission», répondit simplement Du Poizat.

Et il se leva, sifflotant. Comme il se promenait à petits pas, il aperçut Delestang, à genoux sur le tapis, au milieu d'une débâcle de cartons. Il alla en silence lui donner une poignée de main. Puis il tira de sa poche un cigare qu'il alluma à la bougie.

«On peut fumer, puisqu'on déménage, dit-il en s'installant de nouveau dans le fauteuil. C'est gai, de déménager!» Rougon s'absorbait dans une liasse de papiers, qu'il lisait avec une attention profonde. Il les triait soigneusement, brûlant les uns, conservant les autres. Du Poizat, la tête renversée, soufflant du coin des lèvres de légers filets de fumée, le regardait faire. Ils s'étaient connus quelques mois avant la révolution de Février. Ils logeaient alors tous les deux chez Mme Mélanie Correur, hôtel Vaneau, rue Vaneau. Du Poizat se trouvait là en compatriote; il était né, ainsi que Mme Correur, à Coulonges, une petite ville de l'arrondissement de Niort. Son père, un huissier, l'avait envoyé

faire son droit à Paris, où il lui servait une pension de cent francs par mois, bien qu'il eût gagné des sommes fort rondes en prêtant à la petite semaine; la fortune du bonhomme restait même si inexplicable dans le pays, qu'on l'accusait d'avoir trouvé un trésor, au fond d'une vieille armoire, dont il avait opéré la saisie. Dès les premiers temps de la propagande bonapartiste, Rougon utilisa ce garçon maigre qui mangeait rageusement ses cent francs par mois, avec des sourires inquiétants; et ils trempèrent ensemble dans les besognes les plus délicates. Plus tard lorsque Rougon voulut entrer à l'Assemblée législative, ce fut Du Poizat qui alla emporter son élection de haute lutte dans les Deux-Sèvres.

Puis, après le coup d'État, Rougon à son tour travailla pour Du Poizat, en le faisant nommer sous-préfet à Bressuire. Le jeune homme, âgé à peine de trente ans, avait voulu triompher dans son pays, à quelques lieues de son père, dont l'avarice le torturait depuis sa sortie du collège.

«Et le papa Du Poizat, comment va-t-il? demanda Rougon, sans lever les yeux.

– Trop bien, répondit l'autre carrément. Il a chassé sa dernière domestique, parce qu'elle mangeait trois livres de pain. Maintenant, il a deux fusils chargés derrière sa porte, et quand je vais le voir, il faut que je parlements par-dessus le mur de la cour.»

Tout en causant, Du Poizat s'était penché, et il fouillait du bout des doigts dans la coupe de bronze, où traînaient des fragments

de papier à demi consumés. Rougon s'étant aperçu de ce jeu, leva vivement la tête. Il avait toujours eu une légère peur de son ancien lieutenant dont les dents blanches mal rangées ressemblaient à celles d'un jeune loup. Sa grande préoccupation, autrefois, lorsqu'ils travaillaient ensemble, était de ne pas lui laisser entre les mains la moindre pièce compromettante. Aussi, en voyant qu'il cherchait à lire les mots restés intacts, jeta-t-il dans la coupe une poignée de lettres enflammées. Du Poizat comprit parfaitement.

Mais il eut un sourire, il plaisanta.

«C'est le grand nettoyage», murmura-t-il.

Et, prenant une paire de longs ciseaux, il s'en servit comme d'une paire de pincettes. Il rallumait à la bougie les lettres qui s'éteignaient; il faisait brûler en l'air les boules de papier trop serrées; il remuait les débris embrasés, comme s'il avait agité l'alcool flambant d'un bol de punch. Dans la coupe, des étincelles vives couraient; tandis qu'une fumée bleuâtre montait, roulait doucement jusqu'à la fenêtre ouverte. La bougie s'effarait par instants, puis brûlait avec une flamme toute droite, très haute.

«Votre bougie a l'air d'un cierge, dit encore Du Poizat en ricanant. Hein! quel enterrement, mon pauvre ami! comme on a des morts à coucher dans la cendre!» Rougon allait répondre, lorsqu'un nouveau bruit vint de l'anti-chambre. Merle, une seconde fois, défendait la porte. Et, comme les voix grandissaient: «Delestang, ayez donc l'obligeance de voir ce qui se passe, dit Rougon. Si je me montre, nous allons être envahis.»

Delestang ouvrit prudemment la porte, qu'il referma derrière lui. Mais il passa presque aussitôt la tête, en murmurant:

«C'est Kahn qui est là.

– Eh bien, qu'il entre, dit Rougon. Mais lui seulement, entendez-vous!» Et il appela Merle pour lui renouveler ses ordres.

«Je vous demande pardon, mon cher ami, reprit-il en se tournant vers M. Kahn, quand l'huissier fut sorti.

Mais je suis si occupé... Asseyez-vous à côté de Du Poizat, et ne bougez plus; autrement, je vous flanque à la porte tous les deux.» Le député ne parut pas ému le moins du monde de cet accueil brutal. Il était fait au caractère de Rougon. Il prit un fauteuil, s'assit à côté de Du Poizat, qui allumait un second cigare. Puis, après avoir soufflé:

«Il fait déjà chaud... Je viens de la rue Marbeuf, je croyais vous trouver encore chez vous.» Rougon ne répondit rien, il y eut un silence. Il froissait des papiers, les jetait dans une corbeille, qu'il avait attirée près de lui.

«J'ai à causer avec vous, reprit M. Kahn.

– Causez, causez, dit Rougon. Je vous écoute.» Mais le député sembla tout d'un coup s'apercevoir du désordre qui régnait dans la pièce.

«Que faites-vous donc? demanda-t-il, avec une surprise parfaitement jouée. Vous changez de cabinet?» La voix était si juste, que Delestang eut la complaisance de se déranger pour mettre un Moniteur sous les yeux de M. Kahn.

«Ah! mon Dieu! cria ce dernier, dès qu'il eut jeté un regard sur le journal. Je croyais la chose arrangée d'hier soir. C'est un vrai coup de foudre... Mon cher ami...» Il s'était levé, il serrait les mains de Rougon. Celui-ci se taisait, en le regardant; sur sa grosse face, deux grands plis moqueurs coupaient les coins des lèvres. Et, comme Du Poizat prenait des airs indifférents, il les soupçonna de s'être vus le matin; d'autant plus que M. Kahn avait négligé de paraître étonné en apercevant le sous-préfet. L'un devait être venu au Conseil d'État, tandis que l'autre courait rue Marbeuf. De cette façon, ils étaient certains de ne pas le manquer.

«Alors, vous aviez quelque chose à me dire? reprit Rougon de son air paisible.

– Ne parlons plus de ça, mon cher ami! s'écria le député. Vous avez assez de tracas. Je n'irai bien sûr pas, dans un jour pareil, vous tourmenter encore avec mes misères.

– Non, ne vous gênez pas, dites toujours.

– Eh bien, c'est pour mon affaire, vous savez, pour cette maudite concession... Je suis même content que Du Poizat soit là. Il pourra nous fournir certains renseignements.» Et, longuement, il exposa le point où en était son affaire. Il s'agissait d'un chemin de fer de Niort à Angers, dont il caressait le projet depuis trois ans. La vérité était que cette voie ferrée passait à Bressuire, où il possédait des hauts fourneaux, dont elle devait décupler la valeur; jusque-là, les transports restaient difficiles, l'entreprise végétait. Puis, il y avait dans la mise en action du

projet tout un espoir de pêche en eau trouble des plus productives. Aussi M. Kahn déployait-il une activité prodigieuse pour obtenir la concession; Rougon l'appuyait énergiquement, et la concession allait être accordée, lorsque M. de Marsy, ministre de l'Intérieur, fâché de n'être pas dans l'affaire, où il flairait des tripotages superbes, très désireux d'autre part d'être désagréable à Rougon, avait employé toute sa haute influence à combattre le projet. Il venait même, avec l'audace qui le rendait si redoutable, de faire offrir la concession par le ministre des Travaux Publics au directeur de la Compagnie de l'Ouest; et il répandait le bruit que la Compagnie seule pouvait mener à bien un embranchement dont les travaux demandaient des garanties sérieuses. M. Kahn allait être dépouillé. La chute de Rougon consommait sa ruine.

«J'ai appris hier, dit-il, qu'un ingénieur de la Compagnie était chargé d'étudier un nouveau tracé... Avez-vous eu vent de la chose, Du Poizat?

– Parfaitement, répondit le sous-préfet. Les études sont même commencées... On cherche à éviter le coude que vous faisiez, pour venir passer à Bressuire. La ligne filerait droit par Parthenay et par Thouars.» Le député eut un geste de découragement.

«C'est de la persécution, murmura-t-il. Qu'est-ce que ça leur ferait de passer devant mon usine?.. Mais je protesterai; j'écrirai un mémoire contre leur tracé... Je retourne à Bressuire avec vous.

– Non, ne m'attendez pas, dit Du Poizat en souriant. Il paraît que je vais donner ma démission.»

M. Kahn se laissa aller dans un fauteuil, comme sous le coup d'une dernière catastrophe. Il frottait son collier de barbe à deux mains, il regardait Rougon d'un air suppliant. Celui-ci avait lâché ses dossiers. Les coudes sur le bureau, il écoutait.

«Vous voulez un conseil, n'est-ce pas? dit-il enfin d'une voix rude. Eh bien, faites les morts, mes bons amis; tâchez que les choses restent en l'état, et attendez que nous soyons les maîtres... Du Poizat va donner sa démission, parce que, s'il ne la donnait pas, il la recevrait avant quinze jours. Quant à vous, Kahn, écrivez à l'empereur, empêchez par tous les moyens que la concession ne soit accordée à la Compagnie de l'Ouest.

Vous ne l'obtiendrez certes pas, mais tant qu'elle ne sera à personne, elle pourra être à vous, plus tard.» Et, comme les deux hommes hochaient la tête:

«C'est tout ce que je puis pour vous, reprit-il plus brutalement. Je suis par terre, laissez-moi le temps de me relever. Est-ce que j'ai la mine triste? Non, n'est-ce pas? Eh bien, faites-moi le plaisir de ne plus avoir l'air de suivre mon convoi... Moi, je suis ravi de rentrer dans la vie privée. Enfin, je vais donc pouvoir me reposer un peu!» Il respira fortement, croisant les bras, berçant son grand corps. Et M. Kahn ne parla plus de son affaire. Il affecta l'air dégagé de Du Poizat, tenant à montrer une liberté d'esprit complète. Delestang avait attaqué un autre cartonnier; il faisait, derrière les fauteuils, un si petit bruit, qu'on eût dit, par instants; le bruit discret d'une bande de souris lâchées au milieu des dossiers.

Le soleil, qui marchait sur le tapis rouge, écornait le bureau d'un angle de lumière blonde, dans lequel la bougie continuait à brûler, toute pâle.

Cependant, une causerie intime s'était engagée. Rougon, qui ficelait de nouveau ses paquets, assurait que la politique n'était pas son affaire. Il souriait, d'un air bonhomme, tandis que ses paupières, comme lasses, retombaient sur la flamme de ses yeux. Lui, aurait voulu avoir d'immenses terres à cultiver, avec des champs qu'il creuserait à sa guise, avec des troupeaux de bêtes, des chevaux, des bœufs, des moutons, des chiens, dont il serait le roi absolu. Et il racontait qu'autrefois, à Plassans, lorsqu'il n'était encore qu'un petit avocat de province, sa grande joie consistait à partir en blouse, à chasser pendant des journées dans les gorges de la Seille, où il abattait des aigles. Il se disait paysan, son grand-père avait pioché la terre. Puis, il en vint à faire l'homme dégoûté du monde. Le pouvoir l'ennuyait. Il allait passer l'été à la campagne. Jamais il ne s'était senti plus léger que depuis le matin; et il imprimait à ses fortes épaules un haussement formidable, comme s'il avait jeté bas un fardeau.

«Qu'aviez-vous ici comme président? quatre-vingt mille francs?» demanda M. Kahn.

Il dit oui, d'un signe de tête.

«Et il ne va vous rester que vos trente mille francs de sénateur.» Que lui importait! Il vivait de rien, il ne se connaissait pas de vice, ce qui était vrai. Ni joueur, ni coureur, ni gourmand. Il rêvait d'être le maître chez lui, voilà tout. Et, fatalement, il

revint à son idée d'une ferme, dans laquelle toutes les bêtes lui obéiraient. C'était son idéal, avoir un fouet et commander, être supérieur, plus intelligent et plus fort. Peu à peu, il s'anima, il parla des bêtes comme il aurait parlé des hommes, disant que les foules aiment le bâton, que les bergers ne conduisent leurs troupeaux qu'à coups de pierres. Il se transfigurait, ses grosses lèvres gonflées de mépris, sa face entière suant la force. Dans son poing fermé, il agitait un dossier, qu'il semblait près de jeter à la tête de M. Kahn et de Du Poizat, inquiets et gênés devant ce brusque accès de fureur.

«L'empereur a bien mal agi», murmura Du Poizat.

Alors, tout d'un coup, Rougon se calma. Sa face devint grise, son corps s'avachit dans une lourdeur d'homme obèse. Il se mit à faire l'éloge de l'empereur, d'une façon outrée: c'était une puissante intelligence, un esprit d'une profondeur incroyable. Du Poizat et M. Kahn échangèrent un coup d'œil. Mais Rougon renchérisait encore, en parlant de son dévouement, en disant avec une grande humilité qu'il avait toujours été fier d'être un simple instrument aux mains de Napoléon III. Il finit même par impatienter Du Poizat, garçon d'une vivacité fâcheuse. Et une querelle s'engagea.

Du Poizat parlait amèrement de tout ce que Rougon et lui avaient fait pour l'empire, de 1848 à 1851, lorsqu'ils crevaient la faim chez Mme Mélanie Correur. Il racontait des journées terribles, pendant la première année surtout, des journées passées à patauger dans la boue de Paris, pour racoler des

partisans. Plus tard, ils avaient risqué leur peau vingt fois. N'était-ce pas Rougon qui, le matin du 2 Décembre, s'était emparé du Palais-Bourbon, à la tête d'un régiment de ligne? A ce jeu, on jouait sa tête. Et, aujourd'hui, on le sacrifiait, victime d'une intrigue de cour. Mais Rougon protestait; il n'était pas sacrifié; il se retirait pour des raisons personnelles. Puis, comme Du Poizat, tout à fait lancé, traitait les gens des Tuileries de «cochons», il finit par le faire taire, en assenant un coup de poing sur le bureau de palissandre, qui craqua.

«C'est bête, tout ça! dit-il simplement.

– Vous allez un peu loin», murmura M. Kahn.

Delestang, très pâle, s'était mis debout, derrière les fauteuils. Il ouvrit doucement la porte pour voir si personne n'écoutait. Mais il n'aperçut, dans l'anti-chambre, que la haute silhouette de Merle, dont le dos tourné avait un grand air de discrétion. Le mot de Rougon avait fait rougir Du Poizat, qui se tut, dégrisé, mâchant son cigare d'un air mécontent.

«Sans doute, l'empereur est mal entouré, reprit Rougon après un silence. Je me suis permis de le lui dire, et il a souri. Il a même daigné plaisanter, en ajoutant que mon entourage ne valait pas mieux que le sien.» Du Poizat et M. Kahn eurent un rire contraint. Ils trouvèrent le mot très joli.

«Mais, je le répète, continua Rougon d'une voix particulière, je me retire de mon plein gré. Si l'on vous interroge, vous qui êtes de mes amis, affirmez qu'hier soir encore j'étais libre de reprendre ma démission... Démentez aussi les commérages

qui circulent à propos de cette affaire Rodriguez, dont on fait, paraît-il, tout un roman. J'ai pu me trouver, sur cette affaire, en désaccord avec la majorité du conseil d'État, et il y a eu certainement là des froissements qui ont hâté ma retraite. Mais j'avais des raisons plus anciennes et plus sérieuses. J'étais résolu depuis longtemps à abandonner la haute situation que je devais à la bienveillance de l'empereur.» Il dit toute cette tirade en l'accompagnant d'un geste de la main droite, dont il abusait, lorsqu'il parlait à la chambre ces explications étaient évidemment destinées au public. M. Kahn et Du Poizat, qui connaissaient leur Rougon, tâchèrent par des phrases habiles de savoir la vérité vraie. Le grand homme, comme ils le nommaient familièrement entre eux, devait jouer quelque jeu formidable. Ils mirent la conversation sur la politique en général. Rougon plaisantait le régime parlementaire, qu'il appelait «le fumier des médiocrités».

La Chambre, selon lui, jouissait encore d'une liberté absurde. On y parlait beaucoup trop. La France devait être gouvernée par une machine bien montée, l'empereur au sommet, les grands corps et les fonctionnaires au-dessous, réduits à l'état de rouages. Il riait, sa poitrine sautait, pendant qu'il outrait son système, avec une rage de mépris contre les imbéciles qui demandent des gouvernements forts.

«Mais, interrompit M. Kahn, l'empereur en haut, tous les autres en bas, ce n'est gai que pour l'empereur, cela!

– Quand on s'ennuie, on s'en va», dit tranquillement Rougon. Il sourit, puis il ajouta:

«On attend que cela soit amusant, et l'on revient.» Il y eut un long silence. M. Kahn se mit à frotter son collier de barbe, satisfait, sachant ce qu'il voulait savoir. La veille, à la Chambre, il avait deviné juste, quand il insinuait que Rougon, voyant son crédit ébranlé aux Tuileries, était allé de lui-même au-devant d'une disgrâce, pour faire peau neuve; l'affaire Rodriguez lui offrait une superbe occasion de tomber en honnête homme.

«Et que dit-on? demanda Rougon pour rompre le silence.

– Moi, j'arrive, répondit Du Poizat. Cependant, tout à l'heure, dans un café, j'ai entendu un monsieur décoré qui approuvait vivement votre retraite.

– Hier, Béjuin était très affecté, déclara à son tour M. Kahn; Béjuin vous aime beaucoup. C'est un garçon un peu éteint, mais d'une grande solidité... Le petit La Rouquette lui-même m'a paru très convenable. Il parle de vous en excellents termes.» Et la conversation continua sur les uns et sur les autres. Rougon, sans le moindre embarras, posait des questions, se faisait faire un rapport exact par le député, qui lui donna complaisamment les notes les plus précises sur l'attitude du Corps législatif à son égard.

«Cet après-midi, interrompit Du Poizat, qui souffrait de n'avoir aucun renseignement à fournir, je me promènerai dans Paris, et demain matin, au saut du lit, j'en aurai long à vous conter.

– A propos, s'écria M. Kahn en riant, j'oubliais de vous parler de Combelot!.. Non, jamais je n'ai vu un homme plus gêné...»

Mais il s'arrêta devant un clignement d'yeux de Rougon, qui lui montrait le dos de Delestang, en ce moment monté sur une chaise et occupé à débarrasser le dessus d'une bibliothèque où des journaux s'entassaient. M. de Combelot avait épousé une sœur de Delestang. Ce dernier, depuis la disgrâce de Rougon, souffrait un peu de sa parenté avec un chambellan; aussi voulut-il montrer quelque crânerie. Il se tourna, il dit avec un sourire:

«Pourquoi ne continuez-vous pas?.. Combelot est un sot. Hein? voilà le mot lâché!» Cette exécution aisée d'un beau-frère égaya beaucoup ces messieurs. Delestang, voyant son succès, poussa les choses jusqu'à se moquer de la barbe de Combelot, cette fameuse barbe noire, si célèbre parmi les dames.

Puis, sans transition, il prononça gravement ces paroles, en jetant un paquet de journaux sur le tapis:

«Ce qui fait la tristesse des uns fait la joie des autres.» Cette vérité ramena dans la conversation le nom de M. de Marsy. Rougon, le nez baissé, comme perdu au fond d'un portefeuille dont il examinait chaque poche, laissa ses amis se soulager. Ils parlaient de Marsy avec un emportement d'hommes politiques se ruant sur un adversaire. Les mots grossiers, les accusations abominables, les histoires vraies exagérées jusqu'au mensonge, pleuvaient dru. Du Poizat, qui avait connu Marsy autrefois, avant l'empire, affirmait qu'il était alors entretenu par sa maîtresse, une baronne dont il avait mangé les diamants en trois mois. M. Kahn prétendait que pas une affaire véreuse ne traînait sur la place de Paris, sans qu'on trouvât dedans la main de Marsy. Et

ils s'échauffaient l'un l'autre, ils se renvoyaient des faits de plus en plus forts: dans une entreprise de mine, Marsy avait touché un pot-de-vin de quinze cent mille francs; il venait d'offrir, le mois dernier, un hôtel, à la petite Florence, des Bouffes, une bagatelle de six cent mille francs, sa part d'un trafic sur les actions des chemins de fer du Maroc; il n'y avait pas huit jours enfin, la grande affaire des canaux égyptiens, lancée par des créatures à lui, s'était écroulée avec un immense scandale, les actionnaires ayant su que pas un coup de pioche n'avait été donné, depuis deux ans qu'ils opéraient des versements. Puis, ils se jetèrent sur sa personne elle-même, s'efforçant de rapetisser sa haute mine d'aventurier élégant, parlant de maladies anciennes qui lui joueraient plus tard un mauvais tour, allant jusqu'à attaquer la galerie de tableaux qu'il réunissait alors.

«C'est un bandit tombé dans la peau d'un vaudevilliste», finit par dire Du Poizat.

Rougon releva lentement la tête. Il regarda les deux hommes de ses gros yeux.

«Vous voilà bien avancés, dit-il. Marsy fait ses affaires, parbleu! comme vous voulez faire les vôtres... Nous ne nous entendons guère. Si je puis même lui casser les reins quelque jour, je les lui casserai volontiers.

Mais tout ce que vous racontez là n'empêche pas que Marsy soit d'une jolie force. Si la fantaisie l'en prenait, il ne ferait qu'une bouchée de vous deux, je vous en préviens.»

Et il quitta son fauteuil, las d'être assis, étirant ses membres.

Puis, il ajouta, dans un gros bâillement :

«D'autant plus, mes bons amis, que maintenant je ne pourrais plus me mettre en travers.

– Oh! si vous vouliez, murmura Du Poizat avec un sourire mince, vous mènerez Marsy fort loin. Vous avez bien ici quelques papiers qu'il achèterait cher.

Tenez, là-bas, le dossier Lardenois, cette aventure dans laquelle il a joué un singulier rôle. Je reconnais une lettre de lui, très curieuse, que je vous ai apportée moi-même, dans le temps.» Rougon était allé jeter dans la cheminée les papiers dont il avait peu à peu rempli la corbeille. La coupe de bronze ne suffisait plus.

«On s'assomme, on ne s'égratigne pas, dit-il en haussant dédaigneusement les épaules. Tout le monde a de ces lettres bêtes qui traînent chez les autres.» Et il prit la lettre, l'enflamma à la bougie, s'en servit comme d'une allumette pour mettre le feu au tas de papiers, dans la cheminée. Il resta là un instant, accroupi, énorme, à surveiller les feuilles embrasées qui roulaient jusque sur le tapis. Certains gros papiers administratifs noircissaient, se tordaient comme des lames de plomb; des billets, des chiffons salis de vilaines écritures, brûlaient avec des petites langues bleues; tandis que, dans le brasier ardent, au milieu d'un pullulement d'étincelles, des fragments consumés restaient intacts, lisibles encore.

A ce moment, la porte s'ouvrit, toute grande. Une voix disait en riant :

«Bien, bien, je vous excuserai, Merle... Je suis de la maison.

Si vous m'empêchiez d'entrer par ici, je ferais le tour par la salle des séances, parbleu!» C'était M. d'Escorailles, que Rougon, depuis six mois, avait fait nommer auditeur au Conseil d'État. Il amenait à son bras la jolie Mme Bouchard, toute fraîche dans une toilette claire de printemps. «Allons, bon! des femmes, maintenant!» murmura Rougon.

Il ne quitta pas la cheminée tout de suite. Il demeura par terre, tenant la pelle, sous laquelle il étouffait la flamme, de peur d'incendie. Et il levait sa large face, l'air maussade. M. d'Escorailles ne se déconcerta pas.

Lui et la jeune femme, dès le seuil, avaient cessé de se sourire, pour prendre une figure de circonstance.

«Cher maître, dit-il, je vous amène une de vos amies qui tenait absolument à vous apporter ses regrets... Nous avons lu le Moniteur ce matin...

– Vous avez lu le Moniteur, vous autres», gronda Rougon qui se décida enfin à se mettre debout.

Mais il aperçut une personne qu'il n'avait pas encore vue. Il murmura, après avoir cligné les yeux:

«Ah! monsieur Bouchard.» C'était le mari, en effet. Il venait d'entrer, derrière les jupes de sa femme, silencieux et digne. M. Bouchard avait soixante ans, la tête toute blanche, l'œil éteint, la face comme usée par ses vingt-cinq années de service administratif. Lui, ne prononça pas une parole. Il prit d'un air pénétré la main de Rougon, qu'il secoua trois fois, de haut en bas, énergiquement.

«Eh bien, dit ce dernier, vous êtes très gentils d'être tous venus me voir; seulement, vous allez diablement me gêner... Enfin, mettez-vous de ce côté-là... Du Poizat, donnez votre fauteuil à madame.» Il se tournait, lorsqu'il se trouva en face du colonel Jobelin.

«Vous aussi, colonel!» cria-t-il.

La porte était restée ouverte, Merle n'avait pu s'opposer à l'entrée du colonel, qui montait l'escalier derrière les talons des Bouchard. Il tenait son fils par la main, un grand galopin de quinze ans, alors élève de troisième au lycée Louis-le-Grand.

«J'ai voulu vous amener Auguste, dit-il. C'est dans le malheur que se révèlent les vrais amis... Auguste, donne une poignée de main.» Mais Rougon s'élançait vers l'anti-chambre, en criant:

«Fermez donc la porte, Merle! A quoi pensez-vous! Tout Paris va entrer.» L'huissier montra sa face calme, en disant:

«C'est qu'ils vous ont vu, monsieur le président.» Et il dut s'effacer pour laisser passer les Charbonnel.

Ils arrivaient sur une même ligne, sans se donner le bras, soufflant, désolés, ahuris. Ils parlèrent en même temps.

«Nous venons de voir le Moniteur... Ah! quelle nouvelle! comme votre pauvre mère va être désolée! Et nous, dans quelle triste position cela nous met!» Ceux-là, plus naïfs que les autres, allaient tout de suite exposer leurs petites affaires. Rougon les fit taire.

Il poussa un verrou caché sous la serrure de la porte, en murmurant qu'on pouvait l'enfoncer, maintenant. Puis, voyant

que pas un de ses amis ne semblait décidé à quitter la place, il se résigna, il tâcha d'achever sa besogne, au milieu des neuf personnes qui emplissaient le cabinet. Le déménagement des papiers avait fini par bouleverser la pièce. Sur le tapis, une débandade de dossiers traînait, si bien que le colonel et M. Bouchard, qui voulurent gagner l'embrasure d'une fenêtre, durent prendre les plus grandes précautions pour ne pas écraser en chemin quelque affaire importante. Tous les sièges étaient encombrés de paquets ficelés; Mme Bouchard seule avait pu s'asseoir sur un fauteuil resté libre; et elle souriait aux galanteries de Du Poizat et de M. Kahn, pendant que, M. d'Escorailles, ne trouvant plus de tabouret, lui glissait sous les pieds une épaisse chemise bleue bourrée de lettres. Les tiroirs du bureau, culbutés dans un coin, permirent aux Charbonnel de s'accroupir un instant, pour reprendre haleine; tandis que le jeune Auguste, ravi de tomber dans ce remue ménage, furetait, disparaissait derrière la montagne de cartons, au milieu de laquelle Delestang semblait se retrancher. Ce dernier faisait beaucoup de poussière, en jetant de haut les journaux de la bibliothèque.

Mme Bouchard eut une légère toux.

«Vous avez tort de rester dans cette saleté», dit Rougon, occupé à vider les cartons qu'il avait prié Delestang de ne point toucher.

Mais la jeune femme, toute rose d'avoir toussé, lui assura qu'elle était très bien, que son chapeau ne craignait pas la poussière. Et la bande se lança dans les condoléances.

L'empereur, vraiment, ne se souciait guère des intérêts du pays, pour se laisser circonvenir par des personnages si peu dignes de sa confiance. La France faisait une perte. D'ailleurs, c'était toujours ainsi: une grande intelligence devait liguer contre elle toutes les médiocrités.

«Les gouvernements sont ingrats, déclara M. Kahn.

– Tant pis pour eux! dit le colonel. Ils se frappent en frappant leurs serviteurs.» Mais M. Kahn voulut avoir le dernier mot. Il se tourna vers Rougon.

«Quand un homme comme vous tombe, c'est un deuil public.»

La bande approuva:

«Oui, oui, un deuil public!» Sous la brutalité de ces éloges,

Rougon leva la tête.

Ses joues grises s'allumaient d'une lueur, sa face entière avait un sourire contenu de jouissance. Il était coquet de sa force, comme une femme l'est de sa grâce; et il aimait recevoir les flatteries à bout portant, dans sa large poitrine, assez solide pour n'être écrasée par aucun pavé. Cependant, il devenait évident que ses amis se gênaient les uns les autres; ils se guettaient du regard, cherchant à s'évincer, ne voulant pas parler haut. A présent que le grand homme paraissait dompté, l'heure pressait d'en arracher une bonne parole. Et ce fut le colonel qui prit un parti le premier. Il emmena dans une embrasure Rougon, qui le suivit docilement, un carton sous le bras.

«Avez-vous songé à moi? lui demanda-t-il tout bas, avec un sourire aimable.

– Parfaitement. Votre nomination de commandeur m'a encore été promise il y a quatre jours. Seulement, vous sentez qu'aujourd'hui, il m'est impossible de rien affirmer... Je crains, je vous l'avoue, que mes amis ne reçoivent le contrecoup de ma disgrâce.» Les lèvres du colonel tremblèrent d'émotion. Il balbutia qu'il fallait lutter, qu'il lutterait lui-même. Puis, brusquement, il se tourna, il appela :

«Auguste!» Le galopin était à quatre pattes sous le bureau, en train de lire les titres des dossiers, ce qui lui permettait de jeter des coups d'œil luisants sur les petites bottines de Mme Bouchard. Il accourut.

«Voilà mon gaillard! reprit le colonel à demi-voix.

Vous savez qu'il faudra me caser cette vermine-là, un de ces jours. Je compte sur vous. J'hésite encore entre la magistrature et l'administration... Donne une poignée de main, Auguste, pour que ton bon ami se souvienne de toi.» Pendant ce temps, Mme Bouchard, qui mordillait son gant d'impatience, s'était levée et avait gagné la fenêtre de gauche, en ordonnant d'un regard à M. d'Escorailles de la suivre. Le mari se trouvait déjà là, les coudes sur la barre d'appui, à regarder le paysage. En face, les grands marronniers des Tuileries avaient un frisson de feuilles, dans le soleil chaud; tandis que la Seine, du pont Royal au pont de la Concorde, roulait des eaux bleues, toutes pailletées de lumière.

Mme Bouchard se tourna tout d'un coup, en criant :

«Oh! monsieur Rougon, venez donc voir!» Et, comme Rougon se hâtait de quitter le colonel pour obéir, Du Poizat, qui

avait suivi la jeune femme, se retira discrètement, alla rejoindre M. Kahn à la fenêtre du milieu.

«Tenez, ce bateau chargé de briques, qui a failli sombrer», racontait Mme Bouchard.

Rougon resta là complaisamment, au soleil, jusqu'à ce que M. d'Escorailles, sur un nouveau regard de la jeune femme, lui dît:

«M. Bouchard veut donner sa démission. Nous l'avons amené pour que vous le raisonniez.» Alors, M. Bouchard expliqua que les injustices le révoltaient.

«Oui, monsieur Rougon, j'ai commencé par être expéditionnaire à l'Intérieur, et je suis arrivé au poste de chef de bureau, sans rien devoir à la faveur ni à l'intrigue... Je suis chef de bureau depuis 47. Eh bien, le poste de chef de division a déjà été cinq fois vacant, quatre fois sous la république, et une fois sous l'empire, sans que le ministre ait songé à moi, qui avais des droits hiérarchiques... Maintenant vous n'allez plus être là pour tenir la promesse que vous m'aviez faite, et j'aime mieux me retirer.» Rougon dut le calmer. La place n'était toujours pas donnée à un autre; si elle lui échappait cette fois encore, ce ne serait qu'une occasion perdue, une occasion qui se retrouverait certainement. Puis, il prit les mains de Mme Bouchard, en la complimentant d'un air paternel. La maison du chef de bureau était la première qui l'eût accueilli, lors de son arrivée à Paris. C'était là qu'il avait rencontré le colonel, cousin germain du chef de bureau. Plus tard, lorsque M. Bouchard hérita de son père, à cinquante-quatre ans, et se trouva tout d'un coup mordu du

désir de se marier, Rougon servit de témoin à Mme Bouchard, née Adèle Desvignes, une demoiselle très bien élevée, d'une honorable famille de Rambouillet. Le chef de bureau avait voulu une jeune fille de province, parce qu'il tenait à l'honnêteté. Adèle, blonde, petite, adorable, avec la naïveté un peu fade de ses yeux bleus, en était à son troisième amant, au bout de quatre ans de mariage.

«Là, ne vous tourmentez pas, dit Rougon qui lui serrait toujours les poignets dans ses grosses mains. Vous savez bien qu'on fait tout ce que vous voulez... Jules vous dira ces jours-ci où nous en sommes.» Et il prit à part M. d'Escorailles, pour lui annoncer qu'il avait écrit le matin à son père, afin de le tranquilliser. Le jeune auditeur devait conserver tranquillement sa situation. La famille d'Escorailles était une des plus anciennes familles de Plassans, où elle jouissait de la vénération publique. Aussi Rougon, qui autrefois avait traîné des souliers éculés devant l'hôtel du vieux marquis, père de Jules, mettait-il son orgueil à protéger le jeune homme. La famille gardait un culte dévot pour Henri V, tout en permettant que l'enfant se ralliât à l'empire. C'était un résultat de l'abomination des temps.

A la fenêtre du milieu, qu'ils avaient ouverte pour mieux s'isoler, M. Kahn et Du Poizat causaient, en regardant au loin les toits des Tuileries, qui bleuissaient dans une poussière de soleil. Ils se tâtaient, ils lâchaient des mots coupés par de grands silences. Rougon était trop vif. Il n'aurait pas dû se fâcher, à propos de cette affaire Rodriguez, si facile à arranger. Puis, les

yeux perdus, M. Kahn murmura, comme se parlant à lui-même:
«On sait que l'on tombe, on ne sait jamais si l'on se relèvera.»
Du Poizat feignit de n'avoir pas entendu. Et, longtemps après, il dit:

«Oh! c'est un garçon très fort.» Alors, le député se tourna brusquement, lui parla très vite, dans la figure.

«Là, entre nous, j'ai peur pour lui. Il joue avec le feu... Certes, nous sommes ses amis, et il n'est pas question de l'abandonner. Je tiens à constater seulement qu'il n'a guère songé à nous, dans tout ceci... Ainsi moi, par exemple, j'ai entre les mains des intérêts énormes qu'il vient de compromettre par son coup de tête. Il n'aurait pas le droit de m'en vouloir, n'est-ce pas? si j'allais maintenant frapper à une autre porte: car, enfin, ce n'est pas seulement moi qui souffre, ce sont aussi les populations.

– Il faut frapper à une autre porte», répéta Du Poizat avec un sourire.

Mais l'autre, pris d'une colère subite, lâcha la vérité.

«Est-ce que c'est possible!.. Ce diable d'homme vous fâche avec tout le monde. Quand on est de sa bande, on a une affiche dans le dos.» Il se calma, soupirant, regardant du côté de l'Arc de Triomphe, dont le bloc de pierre grisâtre émergeait de la nappe verte des Champs-Élysées. Il reprit doucement:

«Que voulez-vous? moi, je suis d'une fidélité bête.» Le colonel, depuis un instant, se tenait debout derrière ces messieurs.

«La fidélité est le chemin de l'honneur», dit-il de sa voix militaire.

Du Poizat et M. Kahn s'écartèrent pour faire place au colonel, qui continua:

«Rougon contracte aujourd'hui une dette envers nous. Rougon ne s'appartient plus.» Ce mot eut un succès énorme. Non, certes, Rougon ne s'appartenait plus. Et il fallait le lui dire nettement, pour qu'il comprît ses devoirs. Tous trois baissèrent la voix, complotant, se distribuant des espérances. Parfois, ils se retournaient, ils jetaient un coup d'œil dans la vaste pièce, pour voir si quelque ami n'accaparait pas trop longtemps le grand homme.

Maintenant, le grand homme ramassait les dossiers, tout en continuant de causer avec Mme Bouchard.

Cependant, dans le coin où ils étaient restés silencieux et gênés jusque-là, les Charbonnel se disputaient. A deux reprises, ils avaient tenté de s'emparer de Rougon, qui s'était laissé enlever par le colonel et la jeune femme. M. Charbonnel finit par pousser Mme Charbonnel vers lui.

«Ce matin, balbutia-t-elle, nous avons reçu une lettre de votre mère...» Il ne la laissa pas achever. Il emmena lui-même les Charbonnel dans l'embrasure de droite, lâchant une fois encore les dossiers, sans trop d'impatience.

«Nous avons reçu une lettre de votre mère», répéta Mme Charbonnel.

Et elle allait lire la lettre, lorsqu'il la lui prit pour la parcourir d'un regard. Les Charbonnel, anciens marchands d'huile de Plassans, étaient les protégés de Mme Félicité, comme on

nommait dans sa petite ville la mère de Rougon. Elle les lui avait adressés à l'occasion d'une requête qu'ils présentaient au conseil d'État.

Un de leurs petits-cousins, un sieur Chevassu, avoué à Faverolles, le chef-lieu d'un département voisin, était mort en laissant une fortune de cinq cent mille francs aux sœurs de la Sainte-Famille. Les Charbonnel, qui n'avaient jamais compté sur l'héritage, devenus brusquement héritiers par la mort d'un frère du défunt, crièrent alors à la captation; et comme la communauté demandait au conseil d'État d'être autorisée à accepter le legs, ils quittèrent leur vieille demeure de Plassans, ils accoururent à Paris se loger rue Jacob, hôtel du Périgord, pour suivre leur affaire de près. Et l'affaire traînait depuis six mois.

«Nous sommes bien tristes, soupirait Mme Charbonnel, pendant que Rougon lisait la lettre. Moi, je ne voulais pas entendre parler de ce procès, mais M. Charbonnel répétait qu'avec vous c'était tout argent gagné, que vous n'aviez qu'un mot à dire pour nous mettre les cinq cent mille francs dans la poche... N'est-ce pas, monsieur Charbonnel?» L'ancien marchand d'huile branla désespérément la tête.

«C'était un chiffre, continua la femme, ça valait la peine de bouleverser son existence... Ah! oui, elle est bouleversée, notre existence! Savez-vous, monsieur Rougon qu'hier encore la bonne de l'hôtel a refusé de changer nos serviettes sales! Moi qui, à Plassans, ai cinq armoires de linge!» Et elle continua à se plaindre amèrement de Paris qu'elle abominait. Ils y étaient venus

pour huit jours.

Puis, espérant partir toutes les semaines, ils ne s'étaient rien fait envoyer. Maintenant que cela n'en finissait plus, ils s'entêtaient dans leur chambre garnie, mangeant ce que la bonne voulait bien leur servir, sans linge, presque sans vêtements. Ils n'avaient pas même une brosse, et Mme Charbonnel faisait sa toilette avec un peigne cassé. Parfois, ils s'asseyaient sur leur petite malle, ils y pleuraient de lassitude et de rage.

«Et cet hôtel est si mal fréquenté! murmura M. Charbonnel avec de gros yeux pudibonds. Il y a un jeune homme à côté de nous. On entend des choses...» Rougon repliait la lettre.

«Ma mère, dit-il, vous donne l'excellent conseil de patienter. Je ne puis que vous engager à faire une nouvelle provision de courage... Votre affaire me paraît bonne; mais me voilà parti et je n'ose plus rien vous promettre.

– Nous quittons Paris demain!» cria Mme Charbonnel dans un élan de désespoir.

Mais, ce cri à peine lâché, elle devint toute pâle.

M. Charbonnel dut la soutenir. Et ils restèrent un moment sans voix, les lèvres tremblantes, à se regarder, avec une grosse envie de pleurer. Ils faiblissaient, ils avaient une douleur, comme si, brusquement, les cinq cent mille francs se fussent écroulés devant eux.

Rougon continuait affectueusement:

«Vous avez affaire à forte partie. Mgr Rochart, l'évêque de Faverolles, est venu en personne à Paris pour appuyer la

demande des sœurs de la Sainte Famille. Sans son intervention, il y a longtemps que vous auriez gain de cause. Le clergé est malheureusement très puissant aujourd'hui... Mais je laisse ici des amis, j'espère pouvoir agir sans me mettre en avant.

Vous avez attendu si longtemps que, si vous partez demain... «Nous resterons, nous resterons, se hâta de balbutier Mme Charbonnel. Ah! monsieur Rougon, voilà un héritage qui nous aura coûté bien cher!» Rougon revint vivement à ses papiers. Il promena un regard de satisfaction autour de la pièce, soulagé, ne voyant plus personne qui pût l'emmener encore dans une embrasure de fenêtre; toute la bande était repue.

En quelques minutes, il avança fort sa besogne. Il avait une gaieté à lui, brutale, se moquant des gens, se vengeant des ennuis qu'on lui imposait. Pendant un quart d'heure, il fut terrible pour ses amis, dont il venait d'écouter les histoires avec tant de complaisance. Il alla si loin, il se montra si dur pour la jolie Mme Bouchard, que les yeux de la jeune femme s'emplirent de larmes, sans qu'elle cessât de sourire. Les amis riaient, accoutumés à ces coups de massue. Jamais leurs affaires n'allaient mieux qu'aux heures où Rougon s'exerçait les poings sur leur nuque.

A ce moment, on frappa un coup discret à la porte.

«Non, non, n'ouvrez pas, cria-t-il à Delestang qui se dérangeait. Est-ce qu'on se moque de moi! J'ai déjà la tête cassée.» Et, comme on ébranlait la porte plus violemment:

«Ah! si je restais, dit-il entre ses dents, comme je flanquerais ce Merle dehors!» On ne frappa plus. Mais, tout d'un coup, dans

un angle du cabinet, une petite porte s'ouvrit, donnant passage à une énorme jupe de soie bleue, qui entra à reculons. Et cette jupe, très claire, très ornée de nœuds de ruban, demeura là un instant, à moitié dans la pièce, sans qu'on vît autre chose. Une voix de femme, toute fluette, parlait vivement au-dehors.

«Monsieur Rougon!» appela la dame, en montrant enfin son visage.

C'était Mme Correur, avec un chapeau garni d'une botte de roses. Rougon, qui s'avançait, les poings fermés, furieux, plia les épaules et vint serrer la main de la nouvelle venue, en faisant le gros dos.

«Je demandais à Merle comment il se trouvait ici, dit Mme Correur, en couvant d'un regard tendre le grand diable d'huissier, debout et souriant devant elle. Et vous, monsieur Rougon, êtes-vous content de lui?

– Mais oui, certainement», répondit Rougon d'une façon aimable.

Merle gardait son sourire béat, les yeux fixés sur le cou gras de Mme Correur. Elle se rengorgeait, elle ramenait de la main les frisures de ses tempes.

«Voilà qui va bien, mon garçon, reprit-elle. Quand je place quelqu'un, j'aime que tout le monde soit satisfait... Et si vous aviez besoin de quelque conseil, venez me voir le matin, vous savez, de huit à neuf. Allons, soyez sage.» Et elle entra dans le cabinet, en disant à Rougon:

«Il n'y a rien qui vaille les anciens militaires.» Puis, elle ne le

lâcha pas, elle lui fit traverser toute la pièce, le menant à petits pas devant la fenêtre, à l'autre bout. Elle le grondait de n'avoir point ouvert. Si Merle n'avait pas consenti à l'introduire par la petite porte, elle serait donc restée dehors? Dieu savait pourtant si elle avait besoin de le voir! car, enfin, il ne pouvait pas s'en aller ainsi, sans lui dire où en étaient ses pétitions.

Elle sortit de sa poche un petit carnet, très riche, recouvert de moire rose.

«Je n'ai vu le Moniteur qu'après mon déjeuner, dit-elle. J'ai pris tout de suite un fiacre... voyons, où en est l'affaire de Mme Leturc, la veuve du capitaine, qui demande un bureau de tabac. Je lui ai promis un résultat pour la semaine prochaine... Et l'affaire de cette demoiselle, vous savez, Herminie Billecoq, une ancienne élève de Saint-Denis, que son séducteur, un officier, consent à épouser, si quelque âme honnête veut bien avancer la dot réglementaire. Nous avons pensé à l'impératrice... Et toutes ces dames, Mme Chardon, Mme Testanière, Mme Jalaguier, qui attendent depuis des mois?» Rougon, paisiblement, donnait des réponses, expliquant les retards, descendait dans les détails les plus minutieux. Il fit pourtant comprendre à Mme Correur qu'elle devait à présent compter beaucoup moins sur lui. Alors, elle se désola. Elle était si heureuse de rendre service! Qu'allait-elle devenir, avec toutes ces dames?

Et elle en arriva à parler de ses affaires personnelles, que Rougon connaissait bien. Elle répétait qu'elle était une Martineau, des Martineau de Coulonges, une bonne famille de

Vendée, où l'on pouvait citer jusqu'à sept notaires de père en fils. Jamais elle ne s'expliquait nettement sur son nom de Correur. A l'âge de vingt-quatre ans, elle s'était enfuie avec un garçon boucher, à la suite de tout un été de rendez-vous, sous un hangar.

Son père avait agonisé pendant six mois sous le coup de ce scandale, une monstruosité dont le pays s'entretenait toujours. Depuis ce temps, elle vivait à Paris, comme morte pour sa famille. Dix fois, elle avait écrit à son frère, maintenant à la tête de l'étude, sans pouvoir obtenir de lui une réponse; et elle accusait de ce silence sa belle-sœur, «une femme à curés, qui menait par le bout du nez cet imbécile de Martineau», disait-elle. Une de ses idées fixes était de retourner là-bas, comme Du Poizat, pour s'y montrer en femme cossue et respectée.

«J'ai encore écrit, il y a huit jours, murmura-t-elle; je parie qu'elle jette mes lettres au feu... Pourtant, si Martineau mourait, il faudrait bien qu'elle m'ouvrît la maison toute grande. Ils n'ont pas d'enfant, j'aurais des affaires d'intérêt à régler... Martineau a quinze ans de plus que moi, et il est goutteux, m'a-t-on dit.» Puis, elle changea brusquement de voix, elle reprit:

«Enfin, ne pensons pas à tout cela... C'est pour vous qu'il s'agit de travailler à cette heure, n'est-ce pas, Eugène? On travaillera, vous verrez. Il faut bien que vous soyez tout, pour que nous soyons quelque chose... vous vous souvenez, en 51?» Rougon sourit. Et, comme elle lui serrait maternellement les deux mains, il se pencha à son oreille et murmura:

«Si vous voyez Gilquin, dites-lui donc d'être raisonnable. Est-

ce qu'il ne s'est pas avisé, l'autre semaine, après s'être fait mettre au poste, de donner mon nom pour que j'aie le réclamer!» Mme Correur promit de parler à Gilquin, un de ses anciens locataires, du temps où Rougon logeait à l'hôtel Vaneau, garçon précieux à l'occasion, mais d'un débraillé très compromettant.

«J'ai un fiacre en bas, je me sauve», dit-elle avec un sourire, tout haut, en gagnant le milieu du cabinet.

Et elle resta pourtant quelques minutes encore, désireuse de voir la bande s'en aller en même temps qu'elle.

Pour décider le mouvement de retraite, elle offrit même de prendre quelqu'un avec elle, dans son fiacre. Ce fut le colonel qui accepta, et il fut convenu que le petit Auguste monterait à côté du cocher. Alors, commença une grande distribution de poignées de main. Rougon s'était mis près de la porte, ouverte toute grande. En passant devant lui, chacun avait une dernière phrase de condoléance. M. Kahn, Du Poizat et le colonel allongèrent le cou, lui lâchèrent tout bas un mot dans l'oreille, pour qu'il ne les oubliât pas. Les Charbonnel étaient déjà sur la première marche de l'escalier, et Mme Correur causait avec Merle, au fond de l'anti-chambre, pendant que Mme Bouchard, attendue à quelques pas par son mari et par M. d'Escorailles, s'attardait encore devant Rougon, très gracieuse, très douce, lui demandant à quelle heure elle pourrait le voir, rue Marbeuf, tout seul, parce qu'elle était trop bête quand il y avait du monde. Mais le colonel, en l'entendant demander cela, revint brusquement; les autres le suivirent, il y eut une rentrée générale.

«Nous irons tous vous voir, criait le colonel.

– Il ne faut pas que vous vous enterriez», disaient plusieurs voix.

M. Kahn réclama du geste le silence. Puis, il lança la fameuse phrase:

«Vous ne vous appartenez pas, vous appartenez à vos amis et à la France.» Et ils partirent enfin. Rougon put refermer la porte. Il eut un gros soupir de soulagement. Delestang, qu'il avait oublié, sortit alors de derrière le tas de cartons, à l'abri duquel il venait d'achever le classement des papiers, en ami consciencieux. Il était un peu fier de sa besogne. Lui, agissait, pendant que les autres parlaient.

Aussi reçut-il avec une véritable jouissance les remerciements très vifs du grand homme. Il n'y avait que lui pour rendre service; il possédait un esprit d'ordre, une méthode de travail qui le mèneraient loin; et Rougon trouva encore plusieurs autres choses flatteuses, sans qu'on pût savoir s'il ne se moquait pas. Puis, se tournant, jetant un coup d'œil dans tous les coins:

«Mais voilà qui est fini, je crois, grâce à vous... Il n'y a plus qu'à donner l'ordre à Merle de me faire porter ces paquets-là chez moi.» Il appela l'huissier, lui indiqua ses papiers personnels. A toutes les recommandations, l'huissier répondait:

«Oui, monsieur le président.

– Eh! animal, finit par crier Rougon agacé, ne m'appellez donc plus président, puisque je ne le suis plus.» Merle s'inclina, fit un pas vers la porte, et resta là, à hésiter. Il revint, disant:

«Il y a en bas une dame à cheval qui demande monsieur... Elle a dit en riant qu'elle monterait bien avec le cheval, si l'escalier était assez large... C'est seulement pour serrer la main à monsieur.» Rougon fermait déjà les poings, croyant à une plaisanterie. Mais Delestang, qui était allé regarder par une fenêtre du palier, accourut en murmurant, l'air très ému :

«Mademoiselle Clorinde!» Alors, Rougon fit répondre qu'il descendait. Puis, comme Delestang et lui prenaient leurs chapeaux, il le regarda, les sourcils froncés, d'un air soupçonneux, frappé de son émotion. «Méfiez-vous des femmes», répéta-t-il.

Et, sur le seuil, il donna un dernier regard au cabinet.

Par les trois fenêtres, laissées ouvertes, le plein jour entrait, éclairant crûment les cartonniers éventrés, les tiroirs épars, les paquets ficelés et entassés au milieu du tapis. Le cabinet semblait tout grand, tout triste. Au fond de la cheminée, les tas de papiers brûlés, à poignées, ne laissaient qu'une petite pelletée de cendre noire. Comme il fermait la porte, la bougie, oubliée sur un coin du bureau, s'éteignit en faisant éclater la bobèche de cristal, dans le silence de la pièce vide.

III

C'était l'après-midi, vers quatre heures, que Rougon allait parfois passer un instant chez la comtesse Balbi.

Il s'y rendait en voisin, à pied. La comtesse habitait un petit hôtel, à quelques pas de la rue Marbeuf, sur l'avenue des Champs-Élysées. D'ailleurs, elle était rarement chez elle; et, quand elle s'y trouvait par hasard, elle était couchée, elle se faisait excuser. Cela n'empêchait pas l'escalier du petit hôtel d'être plein d'un vacarme de visiteurs bruyants, ni les portes des salons de battre à toute volée. Sa fille Clorinde recevait dans une galerie, une sorte d'atelier de peintre, donnant sur l'avenue par de larges baies vitrées.

Pendant près de trois mois, Rougon, avec sa brutalité d'homme chaste, avait fort mal répondu aux avances de ces dames, qui s'étaient fait présenter à lui, dans un bal, au ministère des Affaires étrangères. Il les rencontrait partout, souriant l'une et l'autre du même sourire engageant, la mère toujours muette, la fille parlant haut, lui plantant son regard droit dans les yeux. Et il tenait bon, il les évitait, battait des paupières pour ne pas les voir, refusait les invitations qu'elles lui adressaient. Puis, obsédé, poursuivi jusque dans sa maison, devant laquelle Clorinde affectait de passer à cheval, il prit des renseignements avant de se risquer chez elles.

A la légation d'Italie, on lui parla de ces dames en termes très

favorables: le comte Balbi avait réellement existé; la comtesse conservait de grandes relations à Turin; la fille, enfin, était encore sur le point, l'année précédente, d'épouser un petit prince allemand. Mais, chez la duchesse Sanquirino, à laquelle il s'adressa ensuite, les histoires changèrent. Là, on lui affirma que Clorinde était née deux ans après la mort du comte; d'ailleurs, il courait une légende très compliquée sur le ménage Balbi, le mari et la femme ayant passé par une foule d'aventures, des débordements mutuels, un divorce prononcé en France, un raccommodement survenu en Italie, qui les avait fait vivre dans une sorte de concubinage. Un jeune attaché d'ambassade, très au courant de ce qui se passait à la cour du roi Emmanuel-Victor, fut plus net encore: selon lui, si la comtesse gardait là-bas de l'influence, elle la devait à une ancienne liaison avec un très haut personnage; et il laissait entendre qu'elle serait restée à Turin, sans certain scandale énorme, sur lequel il ne put s'expliquer. Rougon, gagné peu à peu par l'intérêt de cette enquête, alla jusqu'à la préfecture de police, où il ne trouva rien de précis; les dossiers des deux étrangères les donnaient simplement comme des femmes menant un grand train, sans qu'on leur connût une fortune solide. Elles disaient posséder des biens en Piémont. La vérité était qu'il se produisait parfois des trous brusques dans leur luxe; alors, elles disparaissaient tout d'un coup, pour reparaître bientôt avec une splendeur nouvelle. En somme, on ne savait rien sur leur compte, on préférait ne rien savoir. Elles fréquentaient le meilleur monde, leur maison était acceptée comme un terrain

neutre, où l'on tolérait l'excentricité de Clorinde, à titre de fleur étrangère. Rougon se décida à voir ces dames.

A la troisième visite, la curiosité du grand homme avait grandi. Il était de sens épais, très longs à s'éveiller.

Ce qui l'attira d'abord dans Clorinde, ce fut cette pointe d'inconnu, toute une vie passée, toute une idée fixe d'avenir, qu'il croyait lire au fond de ses larges yeux de jeune déesse. On lui avait conté bien des anecdotes abominables, une première faiblesse pour un cocher, et plus tard un marché passé avec un banquier, qui aurait payé la fausse virginité de la demoiselle du petit hôtel des Champs-Élysées. Mais, à certaines heures, elle lui semblait si enfant, qu'il doutait, se promettant de la confesser, revenant pour avoir le mot de cette étrange fille, dont l'énigme vivante finissait par l'occuper autant qu'un problème délicat de haute politique. Il avait vécu jusque-là dans le dédain des femmes, et la première sur laquelle il tombait, était certes la machine la plus compliquée qu'on pût imaginer.

Le lendemain du jour où Clorinde était allée, au trot de son cheval de louage, lui porter une poignée de main de condoléance, à la porte du Conseil d'État, Rougon lui rendit une visite, qu'elle avait d'ailleurs exigée solennellement. Elle devait, disait-elle, lui montrer quelque chose qui le tirerait de ses humeurs noires. Il l'appelait en riant «son vice»; il s'oubliait volontiers chez elle, amusé, chatouillé, l'esprit en éveil, d'autant plus qu'il l'épelaient encore, aussi peu avancé que le premier jour.

Comme il tournait le coin de la rue Marbeuf, il jeta un coup

d'œil dans la rue du Colisée, sur l'hôtel habité par Delestang, qu'il croyait avoir déjà surpris plusieurs fois le visage entre les persiennes entrebâillées de son cabinet, à guetter, de l'autre côté de l'avenue, les fenêtres de Clorinde; mais les persiennes étaient closes, Delestang devait être parti le matin pour sa ferme-modèle de la Chamade.

La porte de l'hôtel Balbi était toujours grande ouverte. Rougon, au bas de l'escalier, rencontra une petite femme noire, mal coiffée, traînant une robe jaune en loques, qui mordait dans une orange comme dans une pomme.

«Antonia, est-ce que votre maîtresse est chez elle?» lui demanda-t-il.

Elle ne répondit pas, la bouche pleine, agitant la tête violemment, avec un rire. Elle avait les lèvres toutes barbouillées du jus de l'orange; elle rapetissait ses petits yeux, pareils à deux gouttes d'encre sur sa peau brune..

Rougon monta, habitué déjà au service débraillé de la maison. Dans l'escalier, il croisa un grand diable de domestique, à mine de bandit, à longue barbe noire, qui le regarda tranquillement, sans lui céder le côté de la rampe. Puis, sur le palier du premier étage, il se trouva seul, en face de trois portes ouvertes. Celle de gauche donnait dans la chambre de Clorinde. Il eut la curiosité d'allonger la tête. Bien qu'il fût quatre heures, la chambre n'était pas encore faite; un paravent, devant le lit, en cachait à demi les couvertures pendantes; et, jetés sur le paravent, les jupons de la veille séchaient, tout crottés par le bas. Devant la fenêtre, la

cuvette, pleine d'eau savonneuse, traînait à terre, tandis que le chat de la maison, un chat gris, dormait pelotonné au milieu d'un tas de vêtements.

C'était au second étage que Clorinde se tenait habituellement, dans cette galerie dont elle avait fait successivement un atelier, un fumoir, une serre chaude et un salon d'été. A mesure que Rougon montait, il entendait grandir un vacarme de voix, de rires aigus, de meubles renversés. Et, quand il fut devant la porte, il finit par distinguer qu'un piano poitrine menait le tapage, pendant qu'une voix chantait. Il frappa à deux reprises, sans recevoir de réponse. Alors, il se décida à entrer.

«Ah! bravo, bravo, le voilà!» cria Clorinde en frappant dans ses mains.

Lui, difficile d'ordinaire à décontenancer, resta un instant sur le seuil, timidement. Devant le vieux piano, qu'il tapait avec furie, pour en tirer des sons moins grêles, se tenait le chevalier Rusconi, le légat d'Italie, un beau brun, diplomate grave à ses heures. Au milieu de la pièce, le député La Rouquette valsait avec une chaise, dont il serrait amoureusement le dossier entre ses bras, si emporté par son élan, qu'il avait jonché le parquet des sièges culbutés. Et, dans la lumière crue d'une des baies, en face d'un jeune homme qui la dessinait au fusain sur une toile blanche Clorinde, debout au milieu d'une table, posait en Diane chasseresse, les cuisses nues, les bras nus, la gorge nue, toute nue, l'air tranquille. Sur un canapé, trois messieurs très sérieux fumaient de gros cigares en la regardant, les jambes croisées,

sans rien dire.

«Attendez, ne bougez pas! cria le chevalier Rusconi à Clorinde qui allait sauter de la table. Je vais faire les présentations.» Et, suivi de Rougon, il dit plaisamment, en passant devant M. La Rouquette, tombé hors d'haleine dans un fauteuil:

«M. La Rouquette, que vous connaissez. Un futur ministre.»

Puis, s'approchant du peintre, il continua:

«M. Luigi Pozzo, mon secrétaire. Diplomate, peintre, musicien et amoureux.» Il oubliait les trois messieurs sur le canapé. Mais, en se tournant, il les aperçut; et il quitta son ton plaisant, il s'inclina de leur côté, en murmurant d'une voix cérémonieuse:

«M. Brambilla, M. Staderino, M. Viscardi, tous trois réfugiés politiques.» Les trois Vénitiens, sans lâcher leurs cigares, saluèrent. Le chevalier Rusconi retournait au piano, lorsque Clorinde l'interpella vivement, en lui reprochant d'être un mauvais maître de cérémonie. Et, à son tour, montrant Rougon, elle dit simplement, avec une intonation particulière, très flatteuse:

«M. Eugène Rougon.» On se salua de nouveau. Rougon, qui avait eu peur, un moment, de quelque plaisanterie compromettante, fut surpris du tact et de la dignité brusques de cette grande fille, à demi nue dans son costume de gaze. Il s'assit, il demanda des nouvelles de la comtesse Balbi, comme il le faisait d'habitude; il affectait même, à chaque visite, d'être venu pour la mère, ce qui lui semblait plus convenable.

«J'aurais été très heureux de lui présenter mes compliments, ajouta-t-il, selon la formule qu'il avait adoptée pour la circonstance.

– Mais maman est là!» dit Clorinde en montrant un coin de la pièce, du bout de son arc en bois doré.

Et la comtesse, en effet, était là, derrière des meubles, renversée dans un large fauteuil. Ce fut un étonnement.

Les trois réfugiés politiques devaient, eux aussi, ignorer sa présence; ils se levèrent et saluèrent. Rougon alla lui serrer la main. Il se tenait debout, et elle, toujours allongée, répondait par monosyllabes, avec ce continuel sourire qui ne la quittait pas, même lorsqu'elle souffrait. Puis, elle retomba dans son silence, distraite, jetant des coups d'œil de côté sur l'avenue, où un fleuve de voitures coulait. Elle s'était sans doute assise là pour voir passer le monde. Rougon la quitta.

Cependant, le chevalier Rusconi, assis de nouveau devant le piano, cherchait un air, tapant doucement les touches, chantonnant à demi-voix des paroles italiennes. M. La Rouquette s'éventait avec son mouchoir.

Clorinde, très sérieuse, avait repris sa pose. Et Rougon, dans le recueillement subit qui s'était fait, marchait à petits pas, de long en large, regardant les murs. La galerie se trouvait encombrée d'une étonnante débandade d'objets; des meubles, un secrétaire, un bahut, plusieurs tables, poussés au milieu, établissaient un labyrinthe d'étroits sentiers; à une extrémité, des plantes de serre chaude, reléguées, culbutées les unes contre les autres,

agonisaient, avec leurs palmes vertes pendantes, déjà toutes mangées de rouille; tandis que, à l'autre bout, s'amoncelait un gros tas de terre glaise séchée, dans lequel on reconnaissait encore les bras et les jambes émiettés d'une statue que Clorinde avait ébauchée, mordue un beau jour du caprice d'être une artiste. La galerie, très vaste, n'avait en réalité de libre qu'un espace restreint devant une des baies, sorte de vide carré transformé en petit salon par deux canapés et trois fauteuils dépareillés. «Vous pouvez fumer», dit Clorinde à Rougon.

Il remercia; il ne fumait jamais. Elle, sans se retourner, cria: «Chevalier, faites-moi donc une cigarette. Vous devez avoir du tabac devant vous, sur le piano.» Et, pendant que le chevalier faisait la cigarette, le silence recommença. Rougon, contrarié de trouver là tout ce monde, allait prendre son chapeau. Il revint pourtant devant Clorinde, la tête levée, souriant:

«Ne m'avez-vous pas prié de passer pour me montrer quelque chose?» demanda-t-il.

Elle ne répondit pas tout de suite, très grave, tout à la pose. Il dut insister:

«Qu'est-ce donc, ce que vous vouliez me montrer?

– Moi!» dit-elle.

Elle dit cela d'une voix souveraine, sans un geste, campée sur la table, dans sa pose de déesse. Rougon, très sérieux à son tour, recula d'un pas, la regarda lentement. Et elle était vraiment superbe, avec son profil pur, son cou délié, qu'une ligne tombante attachait à ses épaules. Elle avait surtout cette beauté royale, la

beauté du buste. Ses bras ronds, ses jambes rondes, gardaient un luisant de marbre. Sa hanche gauche, légèrement avancée, la ployait un peu, la main droite en l'air, découvrant de l'aisselle au talon une longue ligne puissante et souple, creusée à la taille, renflée à la cuisse. Elle s'appuyait de l'autre main sur son arc, de l'air tranquillement fort de la chasseresse antique, insoucieuse de sa nudité, dédaigneuse de l'amour des hommes, froide, hautaine, immortelle.

«Très joli, très joli», murmura Rougon, ne sachant que dire.

La vérité était qu'il la trouvait gênante, avec son immobilité de statue. Elle semblait si victorieuse, si certaine d'être classiquement belle, que, s'il avait osé, il l'aurait critiquée comme un marbre dont certaines puissances blessaient ses yeux bourgeois; il aurait préféré une taille plus mince, des hanches moins larges, une poitrine placée moins bas. Puis, une envie d'homme brutal lui vint, celle de la prendre au mollet. Il dut s'éloigner davantage, pour ne pas céder à cette envie.

«Vous avez assez vu? demanda Clorinde, toujours sérieuse et convaincue. Attendez, voici autre chose.» Et, brusquement, elle ne fut plus Diane. Elle laissa tomber son arc, elle fut Vénus. Les mains rejetées derrière la tête, nouées dans son chignon, le buste renversé à demi, haussant les pointes des seins, elle souriait, ouvrait à demi les lèvres, égarait son regard, la face comme noyée tout d'un coup dans du soleil. Elle paraissait plus petite, avec des membres plus gras, toute dorée d'un frisson de désir, dont il semblait voir passer les moires chaudes sur sa peau de satin. Elle

était pelotonnée, s'offrant, se faisant désirable, d'un air d'amante soumise qui veut être prise entière dans un embrassement.

M. Brambilla, M. Staderino et M. Viscardi, sans quitter leur raideur noire de conspirateurs, l'applaudirent gravement.

«Brava! brava! brava!»

M. La Rouquette éclatait d'enthousiasme, tandis que le chevalier Rusconi, qui s'était rapproché de la table, pour tendre la cigarette à la jeune fille, restait là, le regard pâmé, avec un léger balancement de la tête, comme s'il battait le rythme de son admiration.

Rougon ne dit rien. Il noua si fortement ses mains, que les doigts craquèrent. Un léger frisson venait de lui courir de la nuque aux talons. Alors, il ne songea plus à s'en aller, il s'installa. Mais elle, déjà, avait repris son grand corps libre, riant très fort, fumant sa cigarette, avec un retroussement cavalier des lèvres. Elle racontait qu'elle aurait adoré jouer la comédie; elle aurait tout su rendre, la colère, la tendresse, la pudeur, l'effroi; et, d'une attitude, d'un jeu de physionomie, elle indiquait des personnages. Puis tout d'un coup:

«Monsieur Rougon, voulez-vous que je vous fasse, lorsque vous parlez à la Chambre?» Elle se gonfla, se rengorgea, en soufflant, en lançant les poings en avant, avec une mimique si drôle, si vraie dans la charge, que tout le monde se pâma. Rougon riait comme un enfant; il la trouvait adorable, très fine et très inquiétante.

«Clorinda, Clorinda», murmura Luigi, en tapant de petits

coups d'appui-main sur son chevalet.

Elle remuait tellement, qu'il ne pouvait plus travailler. Il avait lâché le fusain, pour étaler de minces couleurs sur la toile, d'un air appliqué d'écolier. Il restait grave, au milieu des rires, levant des yeux de flamme sur la jeune fille, regardant d'un air terrible les hommes avec lesquels elle plaisantait. C'était lui qui avait eu l'idée de la peindre vêtue de ce costume de Diane chasseresse, dont tout Paris causait, depuis le dernier bal de la légation. Il se disait son cousin, parce qu'ils étaient nés dans la même rue, à Florence.

«Clorinda! répéta-t-il d'un ton de colère.

– Luigi a raison, dit-elle. Vous n'êtes pas raisonnables, messieurs; vous faites un bruit!.. Travaillons, travaillons.» Et elle se campa de nouveau dans sa pose olympienne. Elle redevint un beau marbre. Ces messieurs restèrent à leur place, immobiles, comme cloués. M. La Rouquette hasardait seul, sur le bras de son fauteuil, un roulement de tambour discret, du bout des doigts. Rougon, le dos renversé, regardait Clorinde, peu à peu songeur, envahi d'une rêverie, dans laquelle la jeune fille grandissait démesurément. C'était, tout de même, une étrange mécanique qu'une femme. Jamais il n'avait eu l'idée d'étudier cela. Il commençait à entrevoir des complications extraordinaires. Un instant, il eut l'intuition très nette de la puissance de ces épaules nues, capables d'ébranler un monde. Clorinde, dans ses regards brouillés, s'élargissait toujours, lui bouchait toute la baie, de sa taille de statue géante. Mais il battit des paupières, il la retrouva,

bien moins grosse que lui, sur la table. Alors, il eut un sourire; s'il l'avait voulu, il l'aurait fouettée comme une petite fille; et il resta surpris d'en avoir eu peur un moment.

Cependant, à l'autre bout de la galerie, un petit bruit de voix montait. Rougon prêta l'oreille par habitude, mais il n'entendit qu'un murmure rapide de syllabes italiennes. Le chevalier Rusconi, qui venait de se glisser derrière les meubles, s'appuyait d'une main au dossier du fauteuil de la comtesse, penché respectueusement vers elle, paraissant lui conter quelque affaire avec de longs détails. La comtesse se contentait d'approuver de la tête. Une fois, pourtant, elle eut un signe violent de dénégation, et le chevalier se pencha davantage, l'apaisa de sa voix chantante, qui coulait avec un gazouillis d'oiseau. Rougon, grâce à sa connaissance du provençal, finit par surprendre quelques mots qui le rendirent grave.

«Maman, cria brusquement Clorinde, est-ce que tu as montré au chevalier la dépêche d'hier soir?

– Une dépêche!» répéta tout haut le chevalier.

La comtesse avait tiré d'une de ses poches un paquet de lettres, dans lequel elle chercha longtemps. Enfin elle lui remit un bout de papier bleu, très chiffonné. Dès qu'il l'eut parcouru, il eut un geste d'étonnement et de colère:

«Comment! s'écria-t-il en français, oubliant le monde qui était là, vous savez cela depuis hier! Mais je n'ai eu la nouvelle que ce matin, moi!» Clorinde éclata d'un beau rire, ce qui acheva de le fâcher.

«Et madame la comtesse me laisse lui conter l'affaire tout au long, comme si elle l'ignorait!.. Allons, puisque le siège de la légation est ici, je viendrai chaque jour y dépouiller la correspondance.»

La comtesse souriait. Elle fouilla encore dans son paquet de lettres; elle prit un second papier, qu'elle lui fit lire. Cette fois, il parut très satisfait. Et la conversation à voix basse recommença. Il avait retrouvé son sourire respectueux. En quittant la comtesse, il lui baisa la main.

«Voilà les affaires sérieuses terminées», dit-il à demi-voix, en venant se rasseoir devant le piano.

Il tapa à tour de bras une ronde canaille, très populaire cette année-là. Puis, tout d'un coup, ayant regardé l'heure, il courut prendre son chapeau.

«Vous partez?» demanda Clorinde.

Elle l'appela du geste, s'appuya sur son épaule, pour lui parler à l'oreille. Il hochait la tête, en riant. Il murmurait:

«Très fort, très fort... J'écrirai ça là-bas.» Et il sortit, après avoir salué. Luigi, d'un coup d'appui-main, avait fait relever Clorinde, accroupie sur la table. Sans doute le fleuve de voitures coulant le long de l'avenue finissait par ennuyer la comtesse, car elle tira un cordon de sonnette, derrière elle, dès qu'elle eut perdu de vue le coupé du chevalier, noyé au milieu des landaus descendant du Bois. Ce fut le grand diable de domestique, à figure de bandit, qui entra, en laissant la porte ouverte. La comtesse s'abandonna à son bras, traversa lentement la pièce,

au milieu de ces messieurs, debout, inclinés devant elle. Elle répondait de la tête, avec son sourire. Puis, sur le seuil, elle se tourna, elle dit à Clorinde :

«J'ai ma migraine, je vais me coucher un peu.

– Flaminio, cria la jeune fille au domestique qui emportait sa mère, mettez-lui un fer chaud aux pieds!» Les trois réfugiés politiques ne se rassirent pas. Ils demeurèrent encore là, un instant, sur une même ligne, achevant de mâchonner leurs cigares, qu'ils jetèrent dans un coin, derrière le tas de terre glaise, du même geste correct et précis. Et ils défilèrent devant Clorinde, ils s'en allèrent, en procession.

«Mon Dieu! disait M. La Rouquette, qui venait d'entamer une conversation sérieuse avec Rougon, je sais bien que cette question des sucres est très importante. Il s'agit de toute une branche de l'industrie française. Le malheur est que personne, à la Chambre, ne me paraît avoir étudié la matière à fond.» Rougon, qu'il ennuyait, ne répondait plus que par des hochements de tête. Le jeune député se rapprocha, continua, en donnant à sa figure poupine une subite gravité.

«Moi, j'ai un oncle dans les sucres. Il a une des plus riches raffineries de Marseille... Eh bien, je suis allé passer trois mois chez lui. J'ai pris des notes, oh! beaucoup de notes. Je causais avec les ouvriers, je me mettais au courant, enfin!.. Vous comprenez, je voulais parler à la Chambre...» Il posait devant Rougon, il se donnait un mal énorme pour entretenir celui-ci des seuls objets qu'il croyait devoir l'intéresser, très désireux

d'ailleurs de se montrer à lui sous un jour d'homme politique solide.

«Et vous n'avez pas parlé? interrompit Clorinde, que la présence de M. La Rouquette semblait impatienter.

– Non, je n'ai pas parlé, reprit-il d'une voix ralentie, j'ai cru devoir ne pas parler... Au dernier moment, j'ai eu peur que mes chiffres ne fussent pas bien exacts.» Rougon le regarda entre les deux yeux, en disant gravement: «Savez-vous le nombre de morceaux de sucre que l'on consomme par jour, au café Anglais?»

M. La Rouquette resta un moment ahuri, les yeux écarquillés. Puis, il partit d'un éclat de rire:

«Ah! très joli! très joli! cria-t-il. Je comprends, vous plaisantez... Mais c'est la question du sucre, cela; moi, je parlais de la question des sucres... Très joli! Vous me permettez de répéter le mot, n'est-ce pas?» Il avait de légers bonds de jouissance, au fond de son fauteuil. Il reprit sa figure rose, mis à l'aise, cherchant des mots légers. Mais Clorinde l'attaqua sur les femmes. Elle l'avait encore vu l'avant-veille, aux Variétés, avec une petite blonde, très laide, ébouriffée comme un caniche. D'abord, il nia. Vexé ensuite de la façon cruelle dont elle traitait «le petit caniche», il s'oublia, il défendit cette dame, une personne très comme il faut, qui n'était pas si mal que cela; et il lui parla de ses cheveux, de sa taille, de sa jambe. Clorinde devint terrible. M. La Rouquette finit par crier:

«Elle m'attend, et j'y vais.» Alors, quand il eut refermé la

porte, la jeune fille battit des mains, triomphante, répétant:

«Le voilà parti, bon voyage!» Et elle sauta vivement de la table, elle courut à Rougon, auquel elle donna ses deux mains. Elle se faisait très douce, elle était bien contrariée qu'il ne l'eût pas trouvée seule. Comme elle avait eu de la peine à renvoyer tout ce monde! Les gens ne comprenaient pas, vraiment! Ce La Rouquette, avec ses sucres, était-il assez ridicule! Mais maintenant, peut-être, on n'allait plus les déranger, ils pourraient causer: Elle devait avoir tant de choses à lui dire! Tout en parlant, elle le conduisait vers un canapé. Il s'était assis, sans lui lâcher les mains, lorsque Luigi donna des coups secs d'appui-main, en répétant sur un ton fâché:

«Clorinda! Clorinda!

– Tiens! c'est vrai, le portrait!» dit-elle en riant.

Elle échappa à Rougon, alla se pencher derrière le peintre, d'un air souple de caresse. Oh! que c'était joli, ce qu'il avait fait! Cela venait très bien. Mais, réellement, elle était un peu fatiguée; et elle demandait un quart d'heure de repos. D'ailleurs, il pouvait faire le costume; elle n'avait pas besoin de poser pour le costume.

Luigi jetait des regards luisants sur Rougon, continuait à murmurer des paroles maussades. Alors, très vite, elle lui parla en italien, les sourcils froncés, sans cesser de sourire. Et il se tut, il promena de nouveau son pinceau, maigrement.

«Je ne mens pas, reprit-elle en revenant s'asseoir près de Rougon, j'ai la jambe gauche tout engourdie.» Elle se donna des tapes sur la jambe gauche, pour faire circuler le sang, disait-elle

sous la gaze, on voyait la tache rose des genoux. Cependant, elle avait oublié qu'elle était nue. Elle se penchait vers lui, sérieuse, s'éraflant la peau de l'épaule contre le gros drap de son paletot. Mais, tout d'un coup, un bouton qu'elle rencontra, lui fit passer un grand frisson sur la gorge. Elle se regarda, devint très rouge. Et, vivement, elle alla prendre un lambeau de dentelle noire, dans lequel elle s'enveloppa.

«J'ai un peu froid», dit-elle, après avoir roulé devant Rougon un fauteuil, dans lequel elle s'assit.

Elle ne montrait plus sous la dentelle que les bouts de ses poignets nus. Elle s'était noué le lambeau au cou, de façon à s'en faire une énorme cravate, au fond de laquelle elle enfonçait le menton. Là-dedans, le buste entièrement noyé, elle restait toute noire, avec son visage redevenu pâle et grave.

«Enfin, que vous est-il arrivé? demanda-t-elle.

Racontez-moi tout.» Et elle le questionna sur sa disgrâce, avec une franchise de curiosité filiale. Elle était étrangère, elle se faisait répéter jusqu'à trois reprises des détails qu'elle disait ne pas comprendre. Elle l'interrompait par des exclamations en langue italienne; tandis que, dans ses yeux noirs, il pouvait suivre toute l'émotion de son récit. Pourquoi s'était-il fâché avec l'empereur? comment avait-il pu renoncer à une situation si haute? quels étaient donc ses ennemis, pour qu'il se fût laissé battre ainsi? Et quand il hésitait, quand elle l'acculait à quelque aveu qu'il ne voulait pas faire, elle le regardait avec une candeur si affectueuse, qu'il s'abandonnait, lui racontant les histoires

jusqu'au bout. Bientôt, elle sut sans doute tout ce qu'elle désirait savoir. Elle lança encore quelques questions, très éloignées du sujet, et dont la singularité surprit Rougon. Puis, les mains jointes, elle se tut. Elle avait fermé les yeux. Elle réfléchissait profondément.

«Eh bien? demanda-t-il en souriant.

– Rien, murmura-t-elle; ça m'a fait de la peine.» Il fut touché. Il chercha à lui reprendre les mains; mais elle les enfouit dans la dentelle, et le silence continua. Au bout de deux grandes minutes, elle rouvrit les paupières, en disant:

«Alors, vous avez des projets?» Lui, la regarda fixement. Un soupçon l'effleurait.

Mais elle était si adorable maintenant, renversée au fond du fauteuil, dans une pose languissante, comme si les chagrins de son «bon ami» l'eussent brisée, qu'il ne s'arrêta pas au léger froid qui venait de passer sur sa nuque. Elle le flatta beaucoup. Certes, il ne resterait pas longtemps à l'écart, il redeviendrait le maître quelque jour. Elle était sûre qu'il devait nourrir de grandes pensées et avoir confiance en son étoile, car cela se lisait sur son front. Pourquoi ne la prenait-il pas pour confidente? elle était si discrète, elle serait si heureuse d'être de moitié dans son avenir? Rougon, grisé, cherchant toujours à rattraper les petites mains qui s'enfonçaient dans la dentelle, parla encore, parla toujours, à ce point qu'il lâcha tout, ses espérances, ses certitudes. Elle ne le poussait plus, le laissant aller, sans un geste, de peur de l'arrêter. Elle l'examinait, le détaillait membre

à membre, sondant son crâne, pesant ses épaules, mesurant sa poitrine. C'était décidément un homme solide, qui toute forte qu'elle était, l'aurait jetée d'un tour de poignet sur son dos, et emportée ainsi sans se gêner, aussi haut qu'elle aurait voulu.

Elle s'était soulevée, ouvrant les bras, laissant glisser la dentelle. Alors, elle reparut, plus nue, tendant la gorge, coulant ses épaules hors de la gaze, d'un mouvement si souple de chatte amoureuse, qu'elle sembla jaillir de son corsage. Ce fut une vision brusque, comme une récompense et une promesse accordées à Rougon.

Et n'était-ce pas le morceau de dentelle qui avait glissé?

Elle le ramenait déjà, elle le nouait plus étroitement.

«Chut! murmura-t-elle, Luigi gronde.» Et elle courut auprès du peintre, se pencha une seconde fois, lui parlant très vite, dans le cou. Rougon, quand elle ne fut plus là, toute vibrante, frotta rudement ses mains, énervé, presque fâché. Elle lui causait à fleur de peau une irritation extraordinaire. Et il s'injuriait. A vingt ans, il n'aurait pas été plus bête. Elle venait de le confesser comme un enfant, lui qui depuis deux mois cherchait à la faire parler, sans tirer d'elle autre chose que de beaux rires. Elle n'avait eu qu'à lui refuser un instant ses poignets; il s'était oublié jusqu'à tout dire, pour qu'elle les lui rendît. Maintenant, cela devenait clair, elle le conquérait, elle discutait s'il valait encore la peine d'être séduit.

Rougon eut un sourire d'homme fort. Il la briserait quand il voudrait. N'était-ce pas elle qui le provoquait?

Et des pensées malhonnêtes lui venaient, tout un projet de

séduction, dans lequel il la plantait là, après avoir été son maître. En vérité, il ne pouvait jouer le rôle d'un imbécile avec cette grande fille qui lui montrait ainsi ses épaules. Pourtant, il n'était plus bien sûr que la dentelle ne se fût pas dénouée toute seule.

«Est-ce que vous trouvez que j'ai les yeux gris, vous?» demanda Clorinde, en se rapprochant.

Il se leva, la regarda de tout près, sans troubler le calme limpide de ses yeux. Mais, comme il avançait les mains, elle lui donna une tape. Il n'avait pas besoin de toucher. Elle était très froide, à présent. Elle s'enveloppait dans son chiffon, avec une pudeur qui s'alarmait des moindres trous. Il eut beau la plaisanter, la taquiner; faire mine d'employer la force, elle se couvrait davantage, poussait de petits cris, quand il effleurait la dentelle. D'ailleurs, elle ne voulut plus se rasseoir. «J'aime mieux marcher un peu, disait-elle; ça me dérrouille les jambes.» Alors, il la suivit, ils marchèrent ensemble, de long en large. Il tâcha de la confesser à son tour. D'ordinaire, elle ne répondait pas aux questions. Elle avait une causerie à sauts brusques, coupée d'exclamations, entremêlée d'histoires qu'elle ne finissait jamais. Comme il l'interrogeait habilement sur une absence de quinze jours qu'elle avait faite avec sa mère, le mois précédent, elle enfila une suite interminable d'anecdotes sur ses voyages. Elle était allée partout, en Angleterre, en Espagne, en Allemagne; elle avait tout vu. Puis, c'était une pluie de petites observations puériles sur la nourriture, sur les modes, sur le temps qu'il faisait. Quelquefois, elle commençait un récit dans lequel elle se mettait

en scène, avec des personnages connus qu'elle nommait; Rougon tendait l'oreille, croyant qu'elle allait enfin laisser échapper une confidence; mais le récit tournait à l'enfantillage, ou bien restait sans dénouement. Ce jour-là encore, il n'apprit rien. Elle avait sur la face son rire qui la masquait. Elle demeurait impénétrable, au milieu de son expansion bavarde. Rougon, assourdi par ces renseignements stupéfiants dont les uns démentaient les autres, en arrivait à ne plus savoir s'il avait auprès de lui une bambine de douze ans, innocente jusqu'à la bêtise, ou quelque femme très savante, retourne à la naïveté par un raffinement.

Clorinde interrompit une aventure qui lui était arrivée dans une petite ville d'Espagne, la galanterie d'un voyageur dont elle avait dû accepter le lit, pendant qu'il dormait sur une chaise.

«Il ne faut pas retourner aux Tuileries, dit-elle sans transition aucune. Faites-vous regretter.

– Merci bien, mademoiselle Machiavel», répondit-il en riant.

Elle rit plus fort que lui. Mais elle ne continua pas moins à lui donner des conseils excellents. Et comme il tentait encore de lui pincer les bras, en manière de jeu, elle se fâcha, elle cria qu'on ne pouvait causer deux minutes sérieusement. Ah! si elle était un homme! comme elle saurait faire son chemin! Les hommes avaient si peu de tête!

«Voyons, racontez-moi les histoires de vos amis», reprit-elle, en s'asseyant sur le bord de la table, tandis que Rougon restait debout devant elle.

Luigi, qui ne les quittait pas du regard, ferma violemment sa

boîte à couleurs.

«Je m'en vais», dit-il.

Mais Clorinde courut à lui, le ramena, en jurant qu'elle allait reprendre la pose. Elle devait avoir peur de rester seule avec Rougon. Et, comme Luigi céda, elle cherchait à gagner du temps.

«Vous me laisserez bien manger quelque chose. J'ai une faim! Oh! deux bouchées seulement.» Elle ouvrit la porte en criant:

«Antonia! Antonia!» Et elle donna un ordre en italien. Elle venait de se rasseoir au bord de la table, lorsque Antonia entra, tenant sur chacune de ses mains ouvertes une tartine de beurre. La servante les lui tendit, comme sur un plateau, avec son rire de bête qu'on chatouille, un rire qui fendait sa bouche rouge dans sa face noire. Puis, elle s'en alla, en essuyant ses mains contre sa jupe. Clorinde la rappela pour lui demander un verre d'eau.

«Voulez-vous partager? dit-elle à Rougon. C'est très bon, le beurre. Quelquefois, j'y mets du sucre. Mais il ne faut pas toujours être gourmande.»

Elle ne l'était guère, en effet. Rougon l'avait surprise, un matin, en train de manger pour déjeuner un morceau d'omelette froide, cuite de la veille. Il la soupçonnait d'avarice, un vice italien.

«Trois minutes, n'est-ce pas, Luigi?» cria-t-elle en mordant à la première tartine.

Et revenant à Rougon, toujours debout devant elle, elle demanda:

«Voyons, M. Kahn, par exemple, quelle est son histoire,

comment est-il député?» Rougon se prêta à ce nouvel interrogatoire, espérant tirer d'elle quelque confidence forcée. Il la savait très curieuse de la vie de chacun, l'oreille tendue à toutes les indiscretions, sans cesse aux aguets des intrigues compliquées au milieu desquelles elle vivait. Elle avait le souci des grandes fortunes.

«Oh! répondit-il en riant, Kahn est né député. Il a dû faire ses dents sur les bancs de la Chambre. Sous Louis-Philippe, il siégeait déjà au centre droit, et il soutenait la monarchie constitutionnelle avec une passion juvénile. Après 48, il est passé au centre gauche, toujours très passionné, d'ailleurs; il avait écrit une profession de foi républicaine d'un style superbe. Aujourd'hui, il est revenu au centre droit, il défend passionnément l'empire... Au demeurant, est fils d'un banquier juif de Bordeaux, dirige des hauts fourneaux près de Bressuire, s'est taillé une spécialité dans les questions financières et industrielles, vit assez médiocrement en attendant la grosse fortune qu'il fera un jour, a été promu au grade d'officier le 15 août dernier...» Et Rougon cherchait, les regards perdus.

«Je n'oublie rien, je crois... Non, il n'a pas d'enfant...

– Comment! il est marié!» s'écria Clorinde.

Elle eut un geste pour dire que M. Kahn ne l'intéressait plus. C'était un soursnois; jamais il n'avait montré sa femme. Alors, Rougon lui expliqua que Mme Kahn vivait à Paris, très retirée. Puis, sans attendre une interrogation, il reprit:

«Voulez-vous la biographie de Béjuin, maintenant?

– Non, non», dit la jeune fille.

Mais il continua quand même:

«Il sort de l'École polytechnique. Il a écrit des brochures que personne n'a lues. Il dirige la cristallerie de Saint-Florent, à trois lieues de Bourges... C'est le préfet du Cher qui l'a inventé...

– Taisez-vous donc! cria-t-elle.

– Un digne homme, votant bien, ne parlant jamais, très patient, attendant qu'on songe à lui, toujours là à vous regarder pour qu'on ne l'oublie pas... Je l'ai fait nommer chevalier...» Elle dut lui mettre la main sur la bouche, se fâchant, disant:

«Eh! il est marié, aussi, celui-là! il n'est pas drôle!..

J'ai vu sa femme chez vous, un paquet! Elle m'a invitée à aller visiter leur cristallerie, à Bourges.» D'une bouchée, elle acheva sa première tartine. Puis, elle but une grande gorgée d'eau. Ses jambes pendaient, au bord de la table; et, un peu tassée sur les reins, le cou plié en arrière, elle les balançait, d'un mouvement machinal dont Rougon suivait le rythme. A chaque va-et-vient, les mollets se renflaient, sous la gaze.

«Et M. Du Poizat? demanda-t-elle, après un silence.

– Du Poizat a été sous-préfet», répondit-il simplement.

Elle le regarda, surprise de la brièveté de l'histoire.

«Je le sais bien, dit-elle. Ensuite?

– Ensuite, il sera préfet plus tard, et alors on le décorera.» Elle comprit qu'il ne voulait pas en dire davantage.

D'ailleurs, elle avait jeté le nom de Du Poizat négligemment. Maintenant, elle cherchait ces messieurs sur ses doigts; elle

partait du pouce, elle murmurait :

«M. d'Escorailles: il n'est pas sérieux, il aime toutes les femmes... M. La Rouquette: inutile, je le connais trop bien... M. de Combelot: encore un qui est marié...» Et, comme elle s'arrêtait à l'annulaire, ne trouvant plus personne, Rougon lui dit, en la regardant fixement :

«Vous oubliez Delestang.

– Vous avez raison! cria-t-elle. Parlez-moi donc de celui-là!

– C'est un bel homme, reprit-il sans la quitter des yeux. Il est fort riche. Je lui ai toujours prédit un grand avenir.» Il continua sur ce ton, outrant les éloges, doublant les chiffres. La ferme-modèle de la Chamade valait deux millions. Delestang serait certainement ministre un jour. Mais elle gardait aux lèvres une moue dédaigneuse.

«Il est bien bête, finit-elle par murmurer.

– Dame!» dit Rougon avec un fin sourire.

Il paraissait ravi du mot qu'elle venait de laisser échapper. Alors, par un de ces sauts brusques qui lui étaient familiers, elle posa une nouvelle question, en le regardant à son tour fixement.

«Vous devez joliment connaître M. de Marsy?

– Oui, oui, nous nous connaissons», dit-il sans broncher comme amusé davantage par ce qu'elle lui demandait là.

Mais il redevint sérieux. Il fut très digne, très juste.

«C'est un homme d'une intelligence extraordinaire, expliquait-il. Je m'honore de l'avoir pour ennemi... Il a touché à tout. A vingt-huit ans, il était colonel. Plus tard, on le trouve à la

tête d'une grande usine. Puis, il s'est occupé successivement d'agriculture, de finance, de commerce. On assure même qu'il a peint des portraits et écrit des romans.» Clorinde, oubliant de manger, restait rêveuse.

«J'ai causé avec lui l'autre soir, dit-elle à demi-voix. Il est tout à fait bien... Un fils de reine.

– Pour moi, poursuivit Rougon, l'esprit le gâte. J'ai une autre idée de la force. Je l'ai entendu faire des calembours dans une circonstance bien grave. Enfin, il a réussi, il règne autant que l'empereur. Tous ces bâtards ont de la chance!.. Ce qu'il a de plus personnel, c'est la poigne, une main de fer, hardie, résolue, très fine et très déliée pourtant.» Malgré elle, la jeune fille avait baissé les yeux sur les grosses mains de Rougon. Il s'en aperçut, il reprit en souriant:

«Oh! moi, j'ai des pattes, n'est-ce pas? C'est pour cela que nous ne nous sommes jamais entendus avec Marsy. Lui, sabre galamment le monde, sans tacher ses gants blancs. Moi, j'assomme.» Il avait fermé les poings, des poings gras, velus aux phalanges, et il les balançait, heureux de les voir énormes. Clorinde prit la seconde tartine, dans laquelle elle enfonça les dents, toujours songeuse. Enfin, elle leva les yeux sur Rougon.

«Alors, vous? demanda-t-elle.

– C'est mon histoire que vous voulez? dit-il. Rien de plus facile à conter. Mon grand-père vendait des légumes. Moi, jusqu'à trente-huit ans, j'ai traîné mes savates de petit avocat au fond de ma province. J'étais un inconnu hier. Je n'ai pas comme notre

ami Kahn usé mes épaules à soutenir les gouvernements. Je ne sors pas comme Béjuin de l'École polytechnique. Je ne porte ni le beau nom du petit Escorailles ni la belle figure de ce pauvre Combelot. Je ne suis pas aussi bien apparenté que La Rouquette qui doit son siège de député à sa sœur, la veuve du général de Llorentz, aujourd'hui dame du palais. Mon père ne m'a pas laissé comme à Delestang cinq millions de fortune, gagnés dans les vins. Je ne suis pas né sur les marches d'un trône, ainsi que le comte de Marsy, et je n'ai pas grandi pendu à la jupe d'une femme savante, sous les caresses de Talleyrand. Non, je suis un homme nouveau, je n'ai que mes poings...» Et il tapait ses poings l'un contre l'autre, riant très haut, tournant la chose plaisamment. Mais il s'était redressé, il semblait casser des pierres entre ses doigts fermés. Clorinde l'admirait.

«Je n'étais rien, je serai maintenant ce qu'il me plaira, continua-t-il, s'oubliant, causant pour lui. Je suis une force. Et ils me font hausser les épaules, les autres, quand ils protestent de leur dévouement à l'empire!

Est-ce qu'ils l'aiment? est-ce qu'ils le sentent? est-ce qu'ils ne s'accommoderaient pas de tous les gouvernements? Moi, j'ai poussé avec l'empire; je l'ai fait et il m'a fait... J'ai été nommé chevalier après le 10 décembre, officier en janvier 52, commandeur le 15 août 54, grand officier il y a trois mois. Sous la présidence, j'ai eu un instant le portefeuille des travaux publics; plus tard, l'empereur m'a chargé d'une mission en Angleterre; puis, je suis entré au Conseil d'État et au Sénat...

– Et demain, où entrez-vous?» demanda Clorinde, avec un rire, sous lequel elle tâchait de cacher l'ardeur de sa curiosité.

Il la regarda, s'arrêta net.

«Vous êtes bien curieuse, mademoiselle Machiavel», dit-il.

Alors, elle balançait ses jambes d'un mouvement plus vif. Il y eut un silence. Rougon, à la voir de nouveau perdue dans une grosse rêverie, crut le moment favorable pour la confesser.

«Les femmes...», commença-t-il.

Mais elle l'interrompit, les yeux vagues, souriant légèrement à ses pensées, murmurant à demi-voix :

«Oh! les femmes ont autre chose.» Ce fut son seul aveu. Elle acheva sa tartine, vida d'un trait le verre d'eau pure, et se mit debout sur la table, d'un saut qui attestait son habileté d'écuyère.

«Eh! Luigi!» cria-t-elle.

Le peintre, depuis un instant, mordant ses moustaches d'impatience, s'était levé, piétinant autour d'elle et de Rougon. Il revint s'asseoir avec un soupir, il reprit sa palette. Les trois minutes de grâce demandées par Clorinde, avaient duré un quart d'heure. Cependant, elle se tenait debout sur la table, toujours enveloppée du morceau de dentelle noire. Puis, quand elle eut retrouvé la pose, elle se découvrit d'un seul geste. Elle redevenait un marbre, elle n'avait plus de pudeur.

Dans les Champs-Élysées, les voitures roulaient plus rares. Le soleil couchant enfilait l'avenue d'une poussière de soleil qui poudrait les arbres, comme si les roues eussent soulevé ce nuage de lumière rousse. Sous le jour tombant des hautes baies

vitrées, les épaules de Clorinde se moirèrent d'un reflet d'or. Et, lentement, le ciel pâlisait.

«Est-ce que le mariage de M. de Marsy avec cette princesse valaque est toujours décidé? demanda-t-elle au bout d'un instant.

– Mais je le pense, répondit Rougon. Elle est fort riche. Marsy est toujours à court d'argent. D'ailleurs, on raconte qu'il en est fou.» Le silence ne fut plus troublé. Rougon était là, se croyant chez lui, ne songeant pas à s'en aller. Il réfléchissait, il reprenait sa promenade. Cette Clorinde était vraiment une fille très séduisante. Il pensait à elle, comme s'il l'avait déjà quittée depuis longtemps; et, les yeux sur le parquet, il descendait dans des pensées à demi formulées, fort douces, dont il goûtait le chatouillement intérieur. Il lui semblait sortir d'un bain tiède, avec une langueur de membres délicieuse. Une odeur particulière, d'une rudesse presque sucrée, le pénétrait. Cela lui aurait paru bon, de se coucher sur un des canapés et de s'y endormir, dans cette odeur.

Il fut brusquement réveillé par un bruit de voix. Un grand vieillard, qu'il n'avait pas vu entrer, baisait sur le front Clorinde, qui se penchait en souriant, au bord de la table.

«Bonjour, mignonne, disait-il. Comme tu es belle! Tu montres donc tout ce que tu as?» Il eut un léger ricanement, et comme Clorinde, confuse, ramassait son bout de dentelle noire:

«Non, non, reprit-il vivement, c'est très joli, tu peux tout montrer, va!.. Ah! ma pauvre enfant, j'en ai vu bien d'autres!» Puis, se tournant vers Rougon qu'il traita de «cher collègue», il

lui serra la main, en ajoutant :

«Une gamine qui s'est oubliée plus d'une fois sur mes genoux, quand elle était petite! Maintenant, ça vous a une poitrine qui vous éborgne!» C'était le vieux M. de Plouguern. Il avait soixante-dix ans. Sous Louis-Philippe, envoyé à la Chambre par le Finistère, il fut un des députés légitimistes qui firent le pèlerinage de Belgrave-Square; et il donna sa démission, à la suite du vote de flétrissure, dont ses compagnons et lui furent frappés. Plus tard, après les journées de février, il montra une tendresse soudaine pour la république, qu'il acclama vigoureusement sur les bancs de la Constituante. Maintenant, depuis que l'empereur lui avait assuré au Sénat une retraite méritée, il était bonapartiste. Seulement, il savait l'être en gentil-homme, son humilité grande se permettait parfois le ragoût d'une pointe d'opposition. L'ingratitude l'amusait. Sceptique jusqu'aux moelles, il défendait la religion et la famille. Il croyait devoir cela à son nom, un des plus illustres de la Bretagne. Certains jours, il trouvait l'empire immoral, et il le disait tout haut. Lui, avait vécu une vie d'aventures suspectes, très dissolu, très inventif, raffinant les jouissances; on racontait sur sa vieillesse des anecdotes qui faisaient rêver les jeunes gens. Ce fut pendant un voyage en Italie qu'il connut la comtesse Balbi, dont il resta l'amant près de trente ans; après des séparations qui duraient des années, ils se remettaient ensemble, pour trois nuits, dans les villes où ils se rencontraient. Une histoire voulait que Clorinde fût sa fille; mais ni lui ni la comtesse n'en savaient réellement rien; et, depuis

que l'enfant devenait femme, grasse et désirable, il affirmait avoir beaucoup fréquenté son père, autrefois. Il la couvait de ses yeux restés vifs, et prenait avec elle des familiarités fort libres de vieil ami. M. de Plouguern, grand, sec, osseux, avait une ressemblance avec Voltaire, pour lequel il pratiquait une dévotion secrète.

«Parrain, tu ne regardes pas mon portrait?» cria Clorinde.

Elle l'appelait parrain, par amitié. Il s'était avancé derrière Luigi, clignant les yeux en connaisseur.

«Délicieux!» murmura-t-il.

Rougon s'approcha, Clorinde elle-même sauta de la table, pour voir. Et tous trois se pâmèrent. La peinture était très propre. Le peintre avait déjà couvert la toile entière d'un léger frottis rose, blanc, jaune, qui gardait des pâleurs d'aquarelle. Et la figure souriait d'un air joli de poupée, avec ses lèvres arquées, ses sourcils recourbés, ses joues frottées de vermillon tendre. C'était une Diane à mettre sur une boîte de pastilles.

«Oh! voyez donc là, près de l'œil, cette petite lentille, dit Clorinde en tapant les mains d'admiration. Ce Luigi, il n'oublie rien!» Rougon, que les tableaux ennuyaient d'ordinaire, était charmé. Il comprenait l'art, en ce moment. Il porta ce jugement, d'un ton très convaincu:

«C'est admirablement dessiné:

– Et la couleur est excellente, reprit M. de Plouguern. Ces épaules sont de la chair... Très agréables, les seins. Celui de gauche surtout est d'une fraîcheur de rose... Hein! quels bras! Cette mignonne vous a des bras étonnants! J'aime beaucoup le

renflement au-dessus de la saignée; c'est d'un modelé parfait.»
Et se tournant vers le peintre:

«Monsieur Pozzo, ajouta-t-il, tous mes compliments.

J'avais déjà vu une Baigneuse de vous. Mais ce portrait sera supérieur... Pourquoi n'exposez-vous pas? J'ai connu un diplomate qui jouait merveilleusement du violon; cela ne l'a pas empêché de faire son chemin.»

Luigi, très flatté, s'inclinait. Cependant, le jour baissait, et comme il voulait finir une oreille, disait-il, il pria Clorinde de reprendre la pose pour dix minutes au plus. M. de Plouguern et Rougon continuèrent à causer peinture. Celui-ci avouait que des études spéciales l'avaient empêché de suivre le mouvement artistique des dernières années; mais il protestait de son admiration pour les belles œuvres. Il en vint à déclarer que la couleur le laissait assez froid; un beau dessin le satisfaisait pleinement, un dessin qui fût capable d'élever et d'inspirer de grandes pensées. Quant à M. de Plouguern, il n'aimait que les anciens; il avait visité tous les musées de l'Europe, il ne comprenait pas qu'on eût assez de hardiesse pour oser peindre encore. Pourtant, le mois précédent, il avait fait décorer un petit salon par un artiste que personne ne connaissait et qui avait vraiment bien du talent.

«Il m'a peint des petits Amours, des fleurs, des feuillages tout à fait extraordinaires, dit-il. Positivement, on cueillerait les fleurs. Et il y a là-dedans des insectes, papillons, mouches, hannetons, qu'on croirait vivants.

Enfin, c'est très gai... Moi, j'aime la peinture gaie.

– L'art n'est pas fait pour ennuyer», conclut Rougon.

A ce moment, comme ils marchaient côte à côte, à petits pas, M. de Plouguern écrasa, sous le talon de sa bottine, quelque chose qui éclata avec le léger bruit d'un pois fulminant.

«Qu'est-ce donc?» cria-t-il.

Il ramassa un chapelet glissé d'un fauteuil, sur lequel Clorinde avait dû vider ses poches. Un des grains de verre, près de la croix, était pulvérisé; la croix elle-même, toute petite, en argent, avait un de ses bras replié et aplati. Le vieillard balança le chapelet, ricanant, disant:

«Mignonne, pourquoi donc laisses-tu traîner ces joujoux-là?»

Mais Clorinde était devenue pourpre. Elle se précipita du haut de la table, les lèvres gonflées, les yeux brouillés par la colère, se couvrant les épaules à la hâte, balbutiant:

«Méchant! méchant! il a brisé mon chapelet!»

Et elle le lui arracha. Elle pleurait comme une enfant.

«Là, là, disait M. de Plouguern riant toujours. Voyez-vous ma dévote! L'autre matin, elle a failli me crever les yeux, parce qu'en apercevant un rameau de buis au fond de son alcôve, je lui demandais ce qu'elle balayait avec ce petit balai-là... Ne pleure plus, grosse bête! Je ne lui ai rien cassé, au Bon Dieu.

– Si, si cria-t-elle, vous lui avez fait du mal!» Elle ne le tutoyait plus. De ses mains tremblantes, elle achevait d'enlever la perle de verre. Puis, avec un redoublement de sanglots, elle voulut arranger la croix.

Elle l'essayait du bout des doigts, comme si elle avait vu des gouttes de sang perler sur le métal. Elle murmurait :

«C'est le pape qui m'en a fait cadeau, la première fois que je suis allée le voir avec maman. Il me connaît bien, le pape; il m'appelle "son bel apôtre", parce que je lui ai dit un jour que je serais contente de mourir pour lui... Un chapelet qui me portait bonheur. Maintenant, il n'aura plus de vertu, il attirera le diable...

– Voyons, donne-le-moi, interrompit M. de Plouguern. Tu vas t'abîmer les ongles, à vouloir raccommo-der ça... L'argent, c'est dur, mignonne.» Il avait repris le chapelet, il tâchait de déplier le bras de la croix, délicatement, de façon à ne pas le casser.

Clorinde ne pleurait plus, les yeux fixes, très attentive.

Rougon, lui aussi, avançait la tête, avec un sourire; il était d'une irréligion déplorable, à ce point que la jeune fille avait failli rompre deux fois avec lui pour des plaisanteries déplacées.

«Fichtre! disait à demi-voix M. de Plouguern, il n'est pas tendre, le Bon Dieu. C'est que j'ai peur de le couper en deux... Tu aurais un Bon Dieu de rechange, petite.» Il fit un nouvel effort. La croix se rompit net.

«Ah! tant pis! s'écria-t-il. Cette fois, il est cassé.» Rougon s'était mis à rire. Alors, Clorinde, les yeux très noirs, la face convulsée, se recula, les regarda en face, puis de ses poings fermés les repoussa furieusement; comme si elle avait voulu les jeter à la porte. Elle les injuriait en italien, la tête perdue.

«Elle nous bat, elle nous bat, répéta gaiement M. de Plouguern.

– Voilà les fruits de la superstition», dit Rougon entre ses dents.

Le vieillard cessa de plaisanter, la mine subitement grave; et, comme le grand homme continuait à lancer des phrases toutes faites sur l'influence détestable du clergé, sur l'éducation déplorable des femmes catholiques, sur l'abaissement de l'Italie livrée aux prêtres, il déclara de sa voix sèche:

«La religion fait la grandeur des États.

– Quand elle ne les ronge pas comme un ulcère, répliqua Rougon. L'histoire est là. Que l'empereur ne tienne pas les évêques en respect, il les aura bientôt tous sur les bras.» Alors, M. de Plouguern se fâcha à son tour. Il défendit Rome. Il parla des convictions de toute sa vie. Sans religion, les hommes retournaient à l'état de brutes. Et il en vint à plaider la grande cause de la famille. L'époque tournait à l'abomination: jamais le vice ne s'était étalé plus impudemment, jamais l'impiété n'avait jeté un pareil trouble dans les consciences.

«Ne me parlez pas de votre empire! finit-il par crier.

C'est un fils bâtard de la révolution... Oh! nous le savons, votre empire rêve l'humiliation de l'Église. Mais nous sommes là, nous ne nous laisserons pas égorger comme des moutons... Essayez un peu, mon cher monsieur Rougon, d'avouer vos doctrines au Sénat.

– Eh! ne lui répondez plus, dit Clorinde. Si vous le poussiez, il finirait par cracher sur le Christ. C'est un damné.» Rougon, accablé, s'inclina. Il y eut un silence. La jeune fille cherchait

sur le parquet le petit fragment détaché de la croix: quand elle l'eut trouvé, elle le plia soigneusement avec le chapelet, dans un morceau de journal. Elle se calmait.

«Ah! çà, mignonne, reprit tout d'un coup M. de Plouguern, je ne t'ai pas encore dit pourquoi je suis monté.

J'ai une loge au Palais-Royal ce soir, et je vous emmène.

– Ce parrain! s'écria Clorinde, redevenue toute rose de plaisir. On va réveiller maman.».

Elle l'embrassa «pour la peine», disait-elle. Elle se tourna vers Rougon, souriante, la main tendue, en disant avec une moue exquise:

«Vous ne m'en voulez pas, vous! Ne me faites donc plus enrager avec vos idées de païen... Je deviens bête, lorsqu'on me taquine sur la religion. Je compromettrais mes meilleures amitiés.» Luigi, cependant, avait poussé son chevalet dans un coin, voyant qu'il ne pourrait finir l'oreille, ce jour-là. Il prit son chapeau, il vint toucher la jeune fille à l'épaule, pour l'avertir qu'il partait. Et elle l'accompagna jusque sur le palier, elle tira elle-même la porte sur eux; mais ils se firent leurs adieux si bruyamment, qu'on entendit un léger cri de Clorinde, qui se perdit dans un rire étouffé. Quand elle rentra, elle dit:

«Je vais me déshabiller, à moins que parrain ne veuille m'emmener comme ça au Palais-Royal.» Et Ils s'égayèrent tous les trois, à cette idée. Le crépuscule était tombé. Quand Rougon se retira, Clorinde descendit avec lui, laissant M. de Plouguern seul un instant, le temps de passer une robe. Il faisait déjà tout

noir dans l'escalier. Elle marchait la première, sans dire un mot, si lentement, qu'il sentait le frôlement de sa tunique de gaze sur ses genoux. Puis, arrivée devant la porte de la chambre, elle entra; elle fit deux pas, avant de se retourner. Lui, l'avait suivie. Là, les deux fenêtres éclairaient d'une poussière blanche le lit défait, la cuvette oubliée, le chat toujours endormi sur le paquet de vêtements.

«Vous ne m'en voulez pas?» répéta-t-elle à voix presque basse, en lui tendant les mains.

Il jura que non. Il avait pris ses mains, il remonta le long des bras jusqu'au-dessus des coudes, fouillant doucement dans la dentelle noire, pour que ses gros doigts pussent passer sans rien déchirer. Elle haussait légèrement les bras, comme désireuse de lui faciliter cette besogne. Ils étaient dans l'ombre du paravent, ils ne se voyaient point la face. Et lui, au milieu de cette chambre dont l'air renfermé le suffoquait un peu, retrouvait l'odeur d'une rudesse presque sucrée qui l'avait déjà grisé. Mais, dès qu'il eut dépassé les coudes, ses mains devenant brutales, il sentit Clorinde lui échapper, et il l'entendit crier, par la porte restée ouverte derrière eux:

«Antonia! de la lumière, et donne-moi ma robe grise!»

Quand Rougon se trouva sur l'avenue des Champs-Élysées, il demeura un moment étourdi, à respirer l'air frais qui soufflait des hauteurs de l'Arc de Triomphe.

L'avenue, vide de voitures, allumait un à un ses becs de gaz, dont les clartés brusques piquaient l'ombre d'une traînée

d'étincelles vives. Il venait d'avoir comme un coup de sang, il se passait les mains sur la face.

«Ah! non, dit-il tout haut, ce serait trop bête!»

IV

Le cortège du baptême devait partir du pavillon de l'Horloge, à cinq heures. L'itinéraire était la grande allée du jardin des Tuileries, la place de la Concorde, la rue de Rivoli, la place de l'Hôtel-de-Ville, le pont d'Arcole, la rue d'Arcole et la place du Parvis.

Dès quatre heures, la foule fut immense au pont d'Arcole. Là, dans la trouée que la rivière faisait au milieu de la ville, un peuple pouvait tenir. C'était un élargissement brusque de l'horizon, avec la pointe de l'île Saint-Louis au loin, barrée par la ligne noire du pont Louis-Philippe; à gauche, le petit bras se perdait au fond d'un étranglement de constructions basses; à droite, le grand bras ouvrait un lointain noyé dans une fumée violâtre, où l'on distinguait la tache verte des arbres du Port-aux-Vins. Puis, des deux côtés, du quai Saint-Paul au quai de la Mégisserie, du quai Napoléon au quai de l'Horloge, les trottoirs allongeaient des grandes routes; tandis que la place de l'Hôtel-de-Ville, en face du pont, étendait une plaine. Et, sur ces vastes espaces, le ciel, un ciel de juin d'une pureté chaude, mettait un pan énorme de son infini bleu.

Quand la demie sonna, il y avait du monde partout.

Le long des trottoirs, des files interminables de curieux, écrasés contre les parapets, stationnaient. Une mer de têtes humaines, aux flots toujours montants, emplissait la place

de l'Hôtel-de-Ville. En face, les vieilles maisons du quai Napoléon, dans les vides noirs de leurs fenêtres grandes ouvertes, entassaient des visages; et même, du fond des ruelles sombres bâillant sur la rivière, la rue Colombe, la rue Saint-Landry, la rue Glatigny, des bonnets de femme se penchaient, avec leurs brides envolées par le vent. Le pont Notre-Dame envahi montrait une rangée de spectateurs, les coudes appuyés sur la pierre, comme sur le velours d'une tribune colossale. A l'autre bout, tout là-bas, le pont Louis-Philippe s'animait d'un grouillement de points noirs; pendant que les croisées les plus lointaines, les petites raies qui trouaient régulièrement les façades jaunes et grises du cap de maisons, à la pointe de l'île, s'éclairaient par instants de la tache claire d'une robe. Il y avait des hommes debout sur les toits, parmi les cheminées. Des gens qu'on ne voyait pas, regardaient dans des lunettes, du haut de leurs terrasses, quai de la Tournelle. Et le soleil oblique, largement épandu, semblait le frisson même de cette foule; il roulait le rire ému de la houle des têtes; des ombrelles voyantes, tendues comme des miroirs, mettaient des rondeurs d'astre, au milieu du bariolage des jupes et des paletots.

Mais ce qu'on apercevait de toute part, des quais, des ponts, des fenêtres, c'était, à l'horizon, sur la muraille nue d'une maison à six étages, dans l'île Saint-Louis, une redingote grise géante, peinte à fresque, de profil, avec sa manche gauche pliée au coude, comme si le vêtement eût gardé l'attitude et le gonflement d'un corps, à cette heure disparu. Cette réclame monumentale prenait, dans le soleil, au-dessus de la fourmilière des promeneurs, une

extraordinaire importance.

Cependant, une double haie ménageait le passage du cortège, au milieu de la foule. A droite, s'alignaient des gardes nationaux; à gauche, des soldats de la ligne. Un bout de cette double haie se perdait dans la rue d'Arcole, pavoisée de drapeaux, tendue aux fenêtres d'étoffes riches, qui battaient mollement, le long des maisons noires. Le pont, laissé vide, était la seule bande de terre nue, au milieu de l'envahissement des moindres coins; et il faisait un étrange effet, désert, léger, avec son unique arche de fer, d'une courbe si molle. Mais, en bas, sur les berges de la rivière, l'écrasement recommençait; des bourgeois endimanchés avaient étalé leurs mouchoirs, s'étaient assis là, à côté de leurs femmes, attendant, se reposant de tout un après-midi de flânerie. Au-delà du pont, au milieu de la nappe élargie de la rivière, très bleue, moirée de vert à la rencontre des deux bras, une équipe de canotiers en vareuses rouges ramaient, pour maintenir leur canot à la hauteur du Port-aux-Fruits. Il y avait encore, contre le quai de Gesvres, un grand lavoir, avec ses charpentes verdies par l'eau, dans lequel on entendait les rires et les coups de battoir des blanchisseuses. Et ce peuple entassé, ces trois à quatre cent mille têtes, par moments, se levaient, regardaient les tours de Notre-Dame, qui dressaient de biais leur masse carrée, au dessus des maisons du quai Napoléon. Les tours, dorées par le soleil couchant, couleur de rouille sur le ciel clair, vibraient dans l'air, toutes sonores d'un carillon formidable.

Deux ou trois fausses alertes avaient déjà causé de profondes

bousculades dans la foule.

«Je vous assure qu'ils ne passeront pas avant cinq heures et demie», disait un grand diable assis devant un café du quai de Gesvres, en compagnie de M. et de Mme Charbonnel.

C'était Gilquin, Théodore Gilquin, l'ancien locataire de Mme Mélanie Correur, le terrible ami de Rougon. Ce jour-là, il était tout habillé de coutil jaune, un vêtement complet à vingt-neuf francs, fripé, taché, éclaté aux coutures; et il avait des bottes crevées, des gants havane, un large chapeau de paille sans ruban.

Quand il mettait des gants, Gilquin était habillé. Depuis midi, il pilotait les Charbonnel, dont il avait fait la connaissance, un soir, chez Rougon, dans la cuisine.

«Vous verrez tout, mes enfants, répétait-il en essuyant de la main les longues moustaches qui balafrèrent de noir sa face d'ivrogne. Vous vous êtes remis entre mes mains, n'est-ce pas? eh bien, laissez-moi régler l'ordre et la marche de la petite fête.» Gilquin avait déjà bu trois verres de cognac et cinq chopes. Depuis deux grandes heures, il tenait là les Charbonnel, sous prétexte qu'il fallait arriver les premiers. C'était un petit café qu'il connaissait, où l'on était parfaitement bien, disait-il; et il tutoyait le garçon.

Les Charbonnel, résignés, l'écoutaient, très surpris de l'abondance et de la variété de sa conversation; Mme Charbonnel n'avait voulu qu'un verre d'eau sucrée; M. Charbonnel prenait un verre d'anisette, ainsi que cela lui arrivait parfois, au cercle du Commerce, à Plassans. Cependant, Gilquin leur parlait du

baptême, comme s'il avait passé le matin aux Tuileries, pour avoir des renseignements.

«L'impératrice est bien contente, disait-il. Elle a eu des couches superbes. Oh! c'est une gaillarde! Vous allez voir quelle prestance elle a... L'empereur, lui, est revenu avant-hier de Nantes, où il était allé à cause des inondations... Hein! quel malheur que ces inondations!» Mme Charbonnel recula sa chaise. Elle avait une légère peur de la foule, qui coulait devant elle, de plus en plus compacte.

«Que de monde! murmura-t-elle.

– Pardi! cria Gilquin, il y a plus de trois cent mille étrangers dans Paris. Depuis huit jours, les trains de plaisir amènent ici toute la province... Tenez, voilà des Normands là-bas, et voilà des Gascons, et voilà des Francs-Comtois. Oh! je les flaire tout de suite, moi! J'ai joliment roulé ma bosse.» Puis, il dit que les tribunaux chômaient, que la Bourse était fermée, que toutes les administrations avaient donné congé à leurs employés. La capitale entière fêtait le baptême. Et il en vint à citer des chiffres, à calculer ce que coûteraient la cérémonie et les fêtes. Le Corps législatif avait voté quatre cent mille francs; mais c'était une misère, car un palefrenier des Tuileries lui avait affirmé, la veille, que le cortège seul coûterait près de deux cent mille francs. Si l'empereur n'ajoutait qu'un million pris sur la liste civile, il devrait s'estimer heureux. La layette à elle seule était de cent mille francs.

«Cent mille francs! répéta Mme Charbonnel abasourdie. Mais

en quoi donc est-elle? qu'est-ce qu'on a donc mis après?» Gilquin eut un rire complaisant. Il y avait des dentelles si chères! Lui, autrefois, avait voyagé pour les dentelles. Et il continua ses calculs: cinquante mille francs étaient alloués en secours aux parents des enfants légitimes, nés le même jour que le petit prince, et dont l'empereur et l'impératrice avaient voulu être parrain et marraine; quatre-vingt-cinq mille francs devaient être dépensés en achat de médailles pour les auteurs des cantates chantées dans les théâtres. Enfin, il donna des détails sur les cent vingt mille médailles commémoratives distribuées aux collégiens, aux enfants des écoles primaires et des salles d'asile, aux sous-officiers et aux soldats de l'armée de Paris. Il en avait une il la montra. C'était une médaille de la grandeur d'une pièce de dix sous, portant d'un côté les profils de l'empereur et de l'impératrice, de l'autre celui du prince impérial, avec la date du baptême: 14 juin 1856.

«Voulez-vous me la céder?» demanda M. Charbonnel.

Gilquin consentit. Mais, comme le bonhomme, embarrassé pour le prix, lui donnait une pièce de vingt sous, il refusa grandement, il dit que cela ne devait valoir que dix sous. Cependant, Mme Charbonnel regardait les profils du couple impérial. Elle s'attendrissait.

«Ils ont l'air bien bon, disait-elle. Ils sont là-dessus, l'un contre l'autre, comme de braves gens... Voyez donc, monsieur Charbonnel, on dirait deux têtes sur le même traversin, quand on regarde la pièce de cette façon.» Alors, Gilquin revint à

l'impératrice, dont il exalta la charité. Au neuvième mois de sa grossesse, elle avait donné des après-midi entiers à la création d'une maison d'éducation pour les jeunes filles pauvres, tout en haut du faubourg Saint-Antoine. Elle venait de refuser quatre-vingt mille francs, recueillis cinq sous par cinq sous dans le peuple, pour offrir un cadeau au petit prince, et cette somme allait, d'après son désir, servir à l'apprentissage d'une centaine d'orphelins. Gilquin, légèrement gris déjà, ouvrait des yeux terribles en cherchant des inflexions tendres, des expressions alliant le respect du sujet à l'admiration passionnée de l'homme.

Il déclarait qu'il ferait volontiers le sacrifice de sa vie, aux pieds de cette noble femme. Mais, autour de lui, personne ne protestait. Le brouhaha de la foule était au loin comme l'écho de ses éloges, s'élargissant en une clameur continue. Et les cloches de Notre-Dame, à toute volée, roulaient par-dessus les maisons l'écroulement de leur joie énorme.

«Il serait peut-être temps d'aller nous placer», dit timidement M. Charbonnel, qui s'ennuyait d'être assis.

Mme Charbonnel s'était levée, ramenant son châle jaune sur son cou.

«Sans doute, murmura-t-elle. Vous vouliez arriver des premiers, et nous restons là, à laisser passer tout le monde devant nous.» Mais Gilquin se fâcha. Il jura, en tapant de son poing la petite table de zinc. Est-ce qu'il ne connaissait pas son Paris? Et, pendant que Mme Charbonnel, intimidée, retombait sur sa chaise, il cria au garçon de café:

«Jules, une absinthe et des cigares!» Puis, quand il eut trempé ses grosses moustaches dans son absinthe, il le rappela furieusement.

«Est-ce que tu te fiches de moi? Veux-tu bien m'emporter cette drogue et me servir l'autre bouteille, celle de vendredi!.. J'ai voyagé pour les liqueurs, mon vieux. On ne met pas dedans Théodore.» Il se calma, lorsque le garçon, qui semblait avoir peur de lui, lui eut apporté la bouteille. Alors, il donna des tapes amicales sur les épaules des Charbonnel, il les appela papa et maman.

«Quoi donc! maman, les petons vous démangent?

Allez, vous avez le temps de les user, d'ici à ce soir!..

«Voyons, que diable! mon gros père, est-ce que nous ne sommes pas bien, devant ce café? Nous sommes assis, nous regardons passer le monde... Je vous dis que nous avons le temps. Faites-vous servir quelque chose.

– Merci, nous avons notre suffisance», déclara M. Charbonnel. Gilquin venait d'allumer un cigare. Il se renversait, les pouces aux entournures de son gilet, bombant sa poitrine, se dandinant sur sa chaise. Une béatitude noyait ses yeux. Tout d'un coup, il eut une idée.

«Vous ne savez pas? cria-t-il, eh bien, demain matin, à sept heures, je suis chez vous et je vous emmène, je vous fais voir toute la fête. Hein! voilà qui est gentil.» Les Charbonnel se regardaient, très inquiets. Mais, lui, expliquait le programme tout au long. Il avait une voix de montreur d'ours faisant un boniment.

Le matin, déjeuner au Palais-Royal et promenade dans la ville.

L'après-midi, à l'esplanade des Invalides, représentations militaires, mâts de cocagne, trois cents ballons perdus emportant des cornets de bonbons, grand ballon avec pluie de dragées. Le soir, dîner chez un marchand de vin du quai Debilly qu'il connaissait, feu d'artifice dont la pièce principale devait représenter un baptistère, flânerie au milieu des illuminations. Et il leur parla de la croix de feu qu'on hissait sur l'hôtel de la Légion d'honneur, du palais féerique de la place de la Concorde qui nécessitait l'emploi de neuf cent cinquante mille verres de couleur, de la tour Saint-Jacques dont la statue, en l'air, semblait une torche allumée.

Comme les Charbonnel hésitaient toujours, il se pencha, il baissa la voix.

«Puis, en rentrant, nous nous arrêterons dans une crèmerie de la rue de Seine, où l'on mange de la soupe au fromage épatante.» Alors, les Charbonnel n'osèrent plus refuser. Leurs yeux arrondis exprimaient à la fois une curiosité et une épouvante d'enfant. Ils se sentaient devenir la chose de ce terrible homme. Mme Charbonnel se contenta de murmurer :

«Ah! ce Paris, ce Paris!.. Enfin, puisque nous y sommes, il faut bien tout voir. Mais si vous saviez, monsieur Gilquin, comme nous étions tranquilles à Plassans! J'ai là-bas des conserves qui se perdent, des confitures, des cerises à l'eau-de-vie, des cornichons.

– N'aie donc pas peur, maman! dit Gilquin qui s'égayait

jusqu'à la tutoyer. Tu gagnes ton procès et tu m'invites, hein! Nous allons tous là-bas rafler les conserves.» Il se versa un nouveau verre d'absinthe. Il était complètement gris. Pendant un moment, il couva les Charbonnel d'un regard attendri. Lui, voulait qu'on eût le cœur sur la main. Brusquement, il se mit debout, il agita ses longs bras, poussant des psit! des hé! là-bas!

C'était Mme Mélanie Correur, en robe de soie gorge-de-pigeon, qui passait sur le trottoir, en face. Elle tourna la tête, elle parut très ennuyée d'apercevoir Gilquin.

Cependant, elle traversa la chaussée, en balançant ses hanches d'un air de princesse. Et quand elle fut debout devant la table, elle se fit longtemps prier pour accepter quelque chose.

«Voyons, un petit verre de cassis, dit Gilquin. Vous l'aimez... vous vous souvenez, rue Vaneau? Était-ce assez farce, dans ce temps-là! Ah! cette grosse bête de Correur!»

Elle finissait par s'asseoir, lorsqu'une immense acclamation courut dans la foule. Les promeneurs, comme soulevés par un coup de vent, s'emportaient, avec un piétinement de troupeau débandé. Les Charbonnel, instinctivement, s'étaient levés pour prendre leur course.

Mais la lourde main de Gilquin les recolla sur leur chaise. Il était pourpre.

«Ne bougez donc pas, sacrebleu! Attendez le commandement... vous voyez bien que tous ces imbéciles ont le nez cassé. Il n'est que cinq heures, n'est-ce pas? C'est le cardinal-légat qui arrive. Nous nous en moquons, hein! du cardinal-légat.

Moi, je trouve blessant que le pape ne soit pas venu en personne. On est parrain ou on ne l'est pas, il me semble!.. Je vous jure que le mioche ne passera pas avant une demi-heure.» Peu à peu, l'ivresse lui ôtait de son respect. Il avait retourné sa chaise, il fumait dans le nez de tout le monde, envoyant des clignements d'yeux aux femmes, regardant les hommes d'un air provocant. Au pont Notre-Dame, à quelques pas, il se produisit des embarras de voitures; les chevaux piaffaient d'impatience, des uniformes de hauts fonctionnaires et d'officiers supérieurs, brodés d'or, constellés de décorations, se montraient aux portières.

«En voilà de la quincaillerie!» murmura Gilquin, avec un sourire d'homme supérieur.

Mais, comme un coupé arrivait sur le quai de la Mégisserie, il faillit d'un saut renverser la table, il s'écria:

«Tiens! Rougon!» Et, debout, de sa main gantée, il saluait. Puis, craignant de ne pas être vu, il prit son chapeau de paille, il l'agita. Rougon, dont le costume de sénateur était très regardé, se renfonça vite dans un coin du coupé. Alors, Gilquin l'appela, en se faisant un porte-voix de son poing à demi-fermé. En face, sur le trottoir, la foule s'attroupait, se retournait, pour voir à qui en avait ce grand diable, habillé de coutil jaune. Enfin, le cocher put fouetter son cheval, le coupé s'engagea sur le pont Notre-Dame.

«Taisez-vous donc!» dit à voix étouffée Mme Correur, en saisissant l'un des bras de Gilquin.

Il ne voulut pas s'asseoir tout de suite. Il se haussait, pour suivre le coupé, au milieu des autres voitures. Et il lança une

dernière phrase, derrière les roues qui fuyaient.

«Ah! le lâcheur, c'est parce qu'il a de l'or sur son paletot, maintenant! Ça n'empêche pas, mon gros, que tu aies emprunté plus d'une fois les bottes de Théodore!» Autour de lui, aux sept ou huit tables du petit café, des bourgeois avec leurs dames ouvraient des yeux énormes; il y avait surtout, à la table voisine, une famille, le père, la mère et trois enfants, qui l'écoutaient, d'un air profondément intéressé. Lui, se gonflait, ravi d'avoir un public. Il promena lentement un regard sur les consommateurs, et dit très haut, en se rasseyant:

«Rougon! c'est moi qui l'ai fait!» Mme Correur ayant tenté de l'interrompre, il la prit à témoin. Elle savait bien tout, elle! Ça s'était passé chez elle, rue Vaneau, hôtel Vaneau. Elle ne démentirait peut-être pas qu'il lui avait prêté ses bottes vingt fois, pour aller chez des gens comme il faut se mêler à un tas de trafics, auxquels personne ne comprenait rien. Rougon, dans ce temps-là, n'avait qu'une paire de vieilles savates éculées, dont un chiffonnier n'aurait pas voulu.

Et, se penchant d'un air victorieux vers la table voisine, mêlant la famille à la conversation, il s'écria:

«Parbleu! elle ne dira pas non. C'est elle, à Paris, qui lui a payé sa première paire de bottes neuves.» Mme Correur tourna sa chaise, pour ne plus paraître faire partie de la société de Gilquin. Les Charbonnel restaient tout pâles de la façon dont ils entendaient traiter un homme qui devait leur mettre en poche cinq cent mille francs. Mais Gilquin était lancé, il

raconta, avec des détails interminables, les commencements de Rougon. Lui, se disait philosophe; il riait maintenant, il prenait à partie les consommateurs les uns après les autres, fumant, crachant, buvant, leur expliquant qu'il était accoutumé à l'ingratitude des hommes; il lui suffisait d'avoir sa propre estime. Et il répétait qu'il avait fait Rougon. A cette époque, il voyageait pour la parfumerie; mais le commerce n'allait pas, à cause de la république. Tous les deux, ils crevaient de faim sur le même palier. Alors, lui, avait eu l'idée de pousser Rougon à se faire envoyer de l'huile d'olive par un propriétaire de Plassans; et ils s'étaient mis en campagne, chacun de son côté, battant le pavé de Paris jusqu'à des dix heures du soir, avec des échantillons d'huile dans leurs poches. Rougon n'était pas fort; pourtant il rapportait parfois de belles commandes, prises chez les grands personnages où il allait en soirée. Ah! ce gredin de Rougon! plus bête qu'une oie sur toutes sortes de choses, et malin avec cela! Comme il avait fait trimer Théodore, plus tard, pour sa politique! Ici, Gilquin baissa un peu la voix, cligna les yeux; car, enfin, lui aussi avait fait partie de la bande. Il courait les bastringues de barrière, où il criait: vive la république! Dame, il fallait bien être républicain, pour racoler du monde. L'Empire lui devait un beau cerge. Eh bien, l'Empire ne lui disait pas même merci. Tandis que Rougon et sa clique se partageaient le gâteau, on le flanquait à la porte, comme un chien galeux. Il préférerait ça, il aimait mieux rester indépendant. Seulement, il éprouvait un regret, celui de n'être pas allé jusqu'au bout avec les républicains, pour balayer à coups de

fusil toute cette crapule-là.

«C'est comme le petit Du Poizat, qui a l'air de ne plus me reconnaître! dit-il en terminant. Un gringalet dont j'ai bourré plus d'une fois la pipe!.. Du Poizat! sous-préfet! Je l'ai vu en chemise avec la grande Amélie qui le jetait d'une claque à la porte, quand il n'était pas sage.» Il se tut un instant, subitement attendri, les yeux noyés d'ivresse. Puis, il reprit, en interrogeant les consommateurs à la ronde:

«Enfin, vous venez de voir Rougon... Je suis aussi grand que lui. J'ai son âge. Je me flatte d'avoir une tête un peu moins canaille que la sienne. Eh bien, est-ce que je ne ferais pas mieux que ce gros cochon dans une voiture, avec des machines dorées plein le corps?» Mais, à ce moment, une telle clameur s'éleva de la place de l'Hôtel-de-Ville, que les consommateurs ne songèrent guère à répondre. La foule s'emporta de nouveau, on ne voyait que des jambes d'homme en l'air, tandis que les femmes se retroussaient jusqu'aux genoux, montrant leurs bas blancs, pour mieux courir.

Et, comme la clameur approchait, s'élargissait en un glapisement de plus en plus distinct, Gilquin cria:

«Houp! c'est le mioche!.. Payez vite, papa Charbonnel, et suivez-moi tous.» Mme Correur avait saisi un pan de son paletot de coutil jaune, afin de ne pas le perdre. Mme Charbonnel venait ensuite essoufflée. On faillit laisser en chemin M. Charbonnel. Gilquin s'était jeté en plein tas, résolument, jouant des coudes, ouvrant un sillon; et il manœuvrait avec une telle autorité, que les

rangs les plus serrés s'écartaient devant lui. Quand il fut parvenu au parapet du quai, il plaça son monde. D'un effort, il souleva ces dames, les assit sur le parapet, les jambes du côté de la rivière, malgré les petits cris d'effroi qu'elles poussaient. Lui et M. Charbonnel restèrent debout derrière elles.

«Hein! mes petites chattes, vous êtes aux premières loges, leur dit-il pour les calmer. N'ayez pas peur! Nous allons vous prendre par la taille.»

Il glissa ses deux bras autour du bel embonpoint de Mme Correur, qui lui sourit. On ne pouvait se fâcher avec ce gaillard-là. Cependant, on ne voyait rien. Du côté de la place de l'Hôtel-de-Ville, il y avait comme un clapotement de têtes, une marée de vivats qui montaient; des chapeaux, au loin, agités par des mains qu'on ne distinguait pas, mettaient au-dessus de la foule une large vague noire, dont le flot gagnait lentement de proche en proche. Puis, ce furent les maisons du quai Napoléon, situées en face de la place, qui s'émurent les premières; aux fenêtres, les gens se haussèrent, se bousculèrent, avec des visages ravis, des bras tendus montrant quelque chose, à gauche, du côté de la rue de Rivoli. Et, pendant trois éternelles minutes, le pont resta encore vide. Les cloches de Notre-Dame, comme prises d'une fureur d'allégresse, sonnaient plus fort.

Tout d'un coup, au milieu de la multitude anxieuse, des trompettes parurent, sur le pont désert. Un immense soupir roula et se perdit. Derrière les trompettes et le corps de musique qui les suivait, venait un général accompagné de son état-major, à

cheval.

Ensuite, après des escadrons de carabiniers, de dragons et de guides, commençaient les voitures de gala. Il y en avait d'abord huit, attelées de six chevaux. Les premières contenaient des dames du palais, des chambellans, des officiers de la maison de l'empereur et de l'impératrice, des dames d'honneur de la grande-duchesse de Bade, chargée de représenter la marraine.

Et Gilquin, sans lâcher Mme Correur, lui expliquait dans le dos que la marraine, la reine de Suède, n'avait, pas plus que le parrain, pris la peine de se déranger.

Puis, lorsque passèrent la septième voiture et la huitième, il nomma les personnages, avec une familiarité qui le montrait très au courant des choses de la cour.

Ces deux dames, c'étaient la princesse Mathilde et la princesse Marie. Ces trois messieurs, c'étaient le roi Jérôme, le prince Napoléon et le prince de Suède; ils avaient avec eux la grande-duchesse de Bade. Le cortège avançait lentement. Aux portières, des écuyers, des aides de camp, des chevaliers d'honneur, tenaient les brides très courtes, pour maintenir leurs chevaux au pas.

«Où donc est le petit? demanda Mme Charbonnel impatiente.

– Pardi! on ne l'a pas mis sous une banquette, dit Gilquin en riant. Attendez, il va venir.» Il serra plus amoureusement Mme Correur, qui s'abandonnait, parce qu'elle avait peur de tomber, disait-elle. Et, gagné par l'admiration, les yeux luisants, il murmura encore:

«N'importe, c'est vraiment beau! Se gobergent-ils ces mâtins-là, dans leurs boîtes de satin... Quand on pense que j'ai travaillé à tout ça!» Il se gonflait; le cortège, la foule, l'horizon entier était à lui. Mais, dans le court recueillement causé par l'apparition des premières voitures, un brouhaha formidable arrivait; maintenant, c'était sur le quai même que les chapeaux volaient au-dessus des têtes moutonnantes. Au milieu du pont, six piqueurs de l'empereur passaient, avec leur livrée verte, leurs calottes rondes autour desquelles retombaient les brins dorés d'un large gland. Et la voiture de l'impératrice se montra enfin; elle était traînée par huit chevaux; elle avait quatre lanternes, très riches, plantées aux quatre coins de la caisse; et, toute en glaces, vaste, arrondie, elle ressemblait à un grand coffret de cristal, enrichi de galeries d'or, monté sur des roues d'or. A l'intérieur, on distinguait nettement, dans un nuage de dentelles blanches, la tache rose du prince impérial, tenu sur les genoux de la gouvernante des Enfants de France; auprès d'elle, était la nourrice, une Bourguignonne, belle femme à forte poitrine. Puis à quelque distance, après un groupe de garçons d'attelage à pied et d'écuyers à cheval, venait la voiture de l'empereur, attelée également de huit chevaux d'une richesse aussi grande, dans laquelle l'empereur et l'impératrice saluaient. Aux portières des deux voitures, des maréchaux recevaient sans un geste, sur les broderies de leurs uniformes, la poussière des roues.

«Si le pont venait à casser!» dit en ricanant Gilquin, qui avait le goût des imaginations atroces.

Mme Correur, effrayée, le fit taire. Mais lui, insistait, disait que ces ponts de fer n'étaient jamais bien solides; et, quand les deux voitures furent au milieu du pont, il affirma qu'il voyait le tablier danser. Quel plongeon, tonnerre! le papa, la maman, l'enfant, ils auraient tous bu un fameux coup! Les voitures roulaient doucement, sans bruit; le tablier était si léger, avec sa longue courbe molle, qu'elles étaient comme suspendues, au-dessus du grand vide de la rivière; en bas, dans la nappe bleue, elles se reflétaient, pareilles à d'étranges poissons d'or, qui auraient nagé entre deux eaux.

L'empereur et l'impératrice, un peu las, avaient posé la tête sur le satin capitonné, heureux d'échapper un instant à la foule et de n'avoir plus à saluer. La gouvernante des Enfants de France, elle aussi, profitait des trottoirs déserts, pour relever le petit prince glissé de ses genoux; tandis que la nourrice, penchée, l'amusait d'un sourire. Et le cortège entier baignait dans le soleil; les uniformes, les toilettes, les harnais flambaient; les voitures, toutes braisillantes, emplies d'une lueur d'astre, envoyaient des reflets de glace qui dansaient sur les maisons noires du quai Napoléon. Au loin, au-dessus du pont, se dressait, comme fond à ce tableau, la réclame monumentale peinte sur le mur d'une maison à six étages de l'île Saint-Louis, la redingote grise géante, vide de corps, que le soleil battait d'un rayonnement d'apothéose.

Gilquin remarqua la redingote, au moment où elle dominait les deux voitures. Il cria:

«Tiens! l'oncle, là-bas!» Un rire courut dans la foule, autour

de lui. M. Charbonnel, qui n'avait pas compris, voulut se faire donner des explications. Mais on ne s'entendait plus, un vivat assourdissant montait, les trois cent mille personnes qui s'écrasaient là battaient des mains. Quand le petit prince était arrivé au milieu du pont, et qu'on avait vu paraître derrière lui l'empereur et l'impératrice, dans ce large espace découvert où rien ne gênait la vue, une émotion extraordinaire s'était emparée des curieux. Il y avait eu un de ces enthousiasmes populaires, tout nerveux, roulant les têtes comme sous un coup de vent, d'un bout d'une ville à l'autre. Les hommes se haussaient, mettaient des bambins ébahis à califourchon sur leur cou; les femmes pleuraient, balbutiaient des paroles de tendresse pour «le cher petit», partageant avec des mots du cœur la joie bourgeoise du couple impérial. Une tempête de cris continuait à sortir de la place de l'Hôtel-de-Ville; sur les quais, des deux côtés, en amont, en aval, aussi loin que le regard pouvait aller, on apercevait une forêt de bras tendus, s'agitant, saluant. Aux fenêtres, des mouchoirs volaient, des corps se penchaient, le visage allumé, avec le trou noir de la bouche grande ouverte. Et, tout là-bas, les fenêtres de l'île Saint-Louis, étroites comme des minces traits de fusain, s'animaient d'un pétilllement de lueurs blanches, d'une vie qu'on ne distinguait pas nettement.

Cependant, l'équipe des canotiers en vareuses rouges, debout au milieu de la Seine qui les emportait, vociféraient à pleine gorge; pendant que les blanchisseuses, à demi sorties des vitrages du bateau, les bras nus, débraillées, affolées, voulant se faire

entendre, tapaient furieusement leurs battoirs, à les casser.

«C'est fini, allons-nous-en», dit Gilquin.

Mais les Charbonnel voulurent voir jusqu'au bout. La queue du cortège, des escadrons de cent-gardes, de cuirassiers et de carabiniers, s'enfonçaient dans la rue d'Arcole. Puis, il se produisit un tumulte épouvantable; la double haie des gardes nationaux et des soldats de la ligne fut rompue en plusieurs endroits; des femmes criaient.

«Allons-nous-en, répéta Gilquin. On va s'écraser.» Et, quand il eut posé ces dames sur le trottoir, il leur fit traverser la chaussée, malgré la foule. Mme Correur et les Charbonnel étaient d'avis de suivre le parapet, pour prendre le pont Notre-Dame et aller voir ce qui se passait sur la place du Parvis. Mais il ne les écoutait pas, il les entraîna. Lorsqu'ils furent de nouveau devant le petit café, il les poussa brusquement, les assit à la table qu'ils venaient de quitter.

«Vous êtes encore de jolis cocos! leur criait-il. Est-ce que vous croyez que j'ai envie de me faire casser les pattes par ce tas de badauds?.. Nous allons boire quelque chose, parbleu? Nous sommes mieux là qu'au milieu de la foule. Hein! nous en avons assez, de la fête! Ça finit par être bête... Voyons, qu'est-ce que vous prenez, maman?» Les Charbonnel, qu'il couvait de ses yeux inquiétants, élevèrent de timides objections. Ils auraient bien voulu voir la sortie de l'église. Alors, il leur expliqua qu'il fallait laisser les curieux s'écouler; dans un quart d'heure, il les conduirait, s'il n'y avait pas trop de monde pourtant. Mme

Correur, pendant qu'il redemandait à Jules des cigares et de la bière, s'échappa prudemment.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.